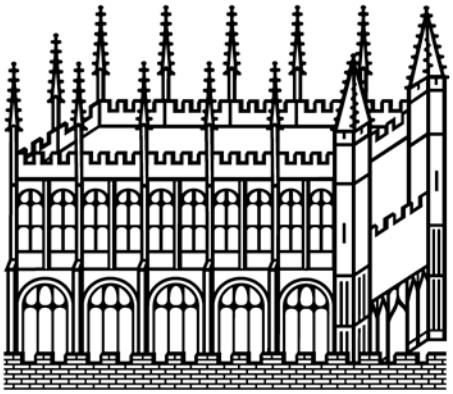


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

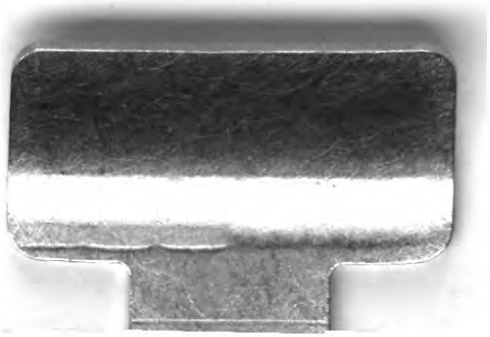
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

REF. F. 8769

O/1 1602 A. 1



# IMAGES DU JOUR ET DE LA NUIT

# DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES : *Le Cœur et l'Esprit.* — *Pays d'Ouest.* — *Nouveaux Contes du Pays d'Ouest.* — *La Comédie Bourgeoise.* — *L'Apprentie.* — *Hermine Gilquin.* — *L'Idylle de Marie Biré.* — *Cécile Pommier.*

HISTOIRE : *L'Enfermé.* — *Notre Temps : Scènes d'Histoire; Souvenirs des années de la guerre.* — *Clemenceau.* — *La France héroïque et ses alliés.*

CRITIQUE DE LITTÉRATURE ET D'ART : *Notes d'un journaliste.* — *La Vie artistique,* 8 vol. — *Les Musées d'Europe,* 14 vol. — *L'Œuvre de Carrière.* — *Rubens.* — *Constantin Guys.* — *Claude Monet.*

VOYAGES : *La Bretagne.*

GUSTAVE GEFFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

# IMAGES DU JOUR ET DE LA NUIT

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

1924

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE SIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON A LA FORME NUMÉROTÉS DE 1 A 6 ; CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER NUMÉROTÉS DE 7 A 56, ET TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 57 A 86.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

*Copyright by Bernard Grasset 1924.*

# IMAGES DU JOUR ET DE LA NUIT

## LE JOUR ET LA NUIT

C'est un recueil d'images, les unes surannées, les autres nouvelles : des aspects de foules ; des silhouettes d'individus, portraits en pied ou expressions de visages ; des apparitions de femmes, au théâtre, dans le promenoir d'un music-hall, dans la rue, des réalités et des rêves ; un défilé d'ecclésiastiques d'hier et d'aujourd'hui ; des essais de divination des mystères qui passent ; des drames entrevus ou déchiffrés ; des comédies sociales qui se jouent sur le pas des portes et dans le décor des boutiques ; des scènes où les animaux ont leurs rôles de malice instinctive et d'inconscience rusée ; des descriptions

d'objets qui participent à nore vie comme des petits personnages insensibles, aveugles, muets, et pourtant si éloquents, si frémissants de notre sensibilité ; des fleurs, des fruits, qui nous donnent leur parfum, leur couleur, leur poésie.

Et comme fond à tant d'êtres et de choses, l'immense chaos des éléments auquel sont liés les destins de tous les êtres.

Tout cela m'est apparu à toutes les heures, de l'aube au crépuscule, et du soir au matin, dans le mirage du soleil et le clair-obscur de l'ombre, dans l'éclat doré du jour et l'ombre bleuie et noire de la nuit.

# PREMIER ASPECT DE LA RUE

Le premier spectacle offert aux yeux et à l'esprit par la rue de Paris, après quelque absence, est un spectacle de misère et de désolation.

On a encore dans la mémoire les images des routes presque solitaires, des silhouettes espacées,de la vie animale en contact avec la nature, du travail suffisant à nourrir les pauvres. On revoit les chevaux des prairies, libres et forts derrière les haies, la crinière éparse, hennissant dans le vent. On évoque la bergère sous sa cape, la ramasseuse d'épis oubliés, la pêcheuse aux jambes nues, qui s'en va à travers le flot montant, tous ceux qui vivent des résidus de la terre et de la mer. Les pay-

sages parcourus se déploient dans l'espace lumineux.

C'est le décor de l'illusion, la fausse apparence de la paix. La rue de Paris, retrouvée, va redire la perpétuelle bataille.

A la sortie de la gare, au milieu de la nuit, des chevaux-squelettes meurent de faim, tombent de sommeil, entre les brancards. Le fiacre parti en grinçant, le premier regard qui scrute la brume nocturne aperçoit le troupeau dispersé et errant des prostituées, la lente promenade des pierreuses, la tache livide d'un jupon blanc, un visage couleur de brique apparu un instant dans la lumière, puis réenseveli dans l'ombre.

Tel est le premier aspect de la rue, aux heures de nuit. La souffrance animale et la souffrance humaine, c'est la révélation faite tout d'abord par la ville merveilleuse qui élabora tant d'idées, se donna de tant d'ardeur à l'action. Malgré cela, et contre cela, les mêmes forces sont toujours en elle pour continuer l'œuvre commencée, l'œuvre du temps.

# LES TOITS

A Paris, d'un sixième étage, un paysage étrange apparaît à travers le rideau de mousseline et la vitre. En plein ciel, une plantation de cheminées, de tuyaux, dessine des allées capricieuses et des massifs irréguliers, toute une dure forêt sans feuilles, en brique et en métal.

C'est une seconde ville superposée à la première, le couvercle mis sur l'agitation humaine. L'espace jusqu'à l'horizon est envahi de matériaux aux formes irrégulières dans leur géométrie de lignes droites, de lignes brisées, de cubes, de cônes tronqués, de figures imprévues de plans et de combinaisons. A peine une silhouette de couvreur, le jour, le

bondissement d'un chat électrique, le soir, au clair de lune, animent-ils ce désert pétré, hérissé de découpures de zinc.

Au-dessous, c'est le grondement de la ville, et c'est aussi, parfois, le silence, le silence que l'on sent peuplé de toutes les embuscades, de toutes les attentes, de tous les sentiments, de toutes les passions, de tous les amours, de toutes les haines. Et le bouillonnement, la fermentation de ce monde en travail, en décomposition, en stupeur et en fureur, ne se traduit que par l'envolement des fumées légères.

# AU SOLEIL D'AUTOMNE

Au soleil d'automne, devant les feuillager rougis, des vieux et des vieilles sont assis sus la rangée de bancs du jardin public.

Ils ne regardent pas le dernier ciel bleu d'octobre, où errent de beaux et massifs nuages, pareils à des blocs de marbre, blancs et fauves. Leur contemplation non plus ne va pas à l'étang où voguent les cygnes de neige et les canards de velours noir et d'émeraude, ni vers la pelouse brûlée où de grandes fleurs se convulsent pour mourir.

Tant que le soleil est haut, ils sont là, en espalier devant la muraille, non pour voir, mais pour se chauffer, immobiles, les yeux

mi-clos, comme des chats devant l'âtre.

Ils sont bien cinquante, serrés les uns contre les autres. Les vieux, emmitouflés, vêtus de gros drap, la tête enfouie dans une casquette à oreillettes, des galoches aux pieds, les mains dans les manches, ou appuyées, avec le menton, sur de grosses cannes. Les vieilles, empaquetées dans des jupons, des châles entrecroisés, des fichus, des capelines, le visage encadré d'un serre-tête noir : quelques-unes tricotent, on voit aller et venir leur index gris hors de eurs mitaines noires.

Ce sont les petits rentiers du quartier. Ils ont un air « entre eux » qui ne trompe pas, ils marquent par leur attitude sérieuse qu'ils ont pris possession de la rangée de bancs pour toutes les après-midi de soleil. Dans la vie, ils ont été des commerçants adroits au gain, des petits patrons énergiquement économes. Quelques-uns sont des employés ayant réussi à vivre jusqu'à l'âge de la retraite.

C'est peu, pour tout un quartier, ces quelques existences économisées. D'autres vieux et vieilles sont à l'hôpital, à l'asile. D'autres se dissolvent tristement dans d'abominables chambres. Il n'y a pas un seul ouvrier d'industrie assis sur ces bancs. On se récrie au récit des mœurs de certaines peuplades sauvages qui tuent et mangent leurs vieillards. Les civilisés

ne mangent pas leurs ancêtres, mais ils les laissent mourir, ils les tuent par abandon, ils n'ont pas trouvé le moyen, encore, de garantir à tous le repos final dans la lumière et la chaleur du soleil d'automne.

# LES BOUTIQUES

Au long des rues, une ou deux, quelquefois trois par maison, les boutiques offrent leurs vitrines, leurs éventaires aux regards. L'habitude peut nous les faire trouver banales. Nous passons si souvent devant elles, préoccupés, distraits, ou bien nous n'en avons le souci que par la nécessité de la vie, et l'idée qu'elles éveillent en nous est le plus souvent l'idée de la rançon qui nous sera demandée par l'industriel inquiet, le commerçant rusé, embusqué derrière son comptoir.

Mais si nous y réfléchissons, les boutiques, toutes les boutiques, sont des merveilles.

Chacune d'elles présente par son résumé un magnifique spectacle de nature, une prodigieuse

histoire de travail. Chacune peut faire songer au long effort tramé par l'humanité depuis les temps que nous apercevons à peine éclairés, sur l'horizon en arrière de nous. Chacune peut nous donner à vivre des sensations d'espace, d'étendue, le sol terrestre, la nuit des mines, la masse d'eau et le fond de l'océan, le paysage fluide de l'air.

Entrons dans n'importe laquelle, la plus humble, la plus pauvre : ce sera toujours un chapitre touchant du récit sans fin du labeur de l'homme, un raccourci imprévu de l'immense univers.

# LE PAIN

Le premier rôle de la rue est à la boutique du boulanger, à son étalage de pains dorés mis en vitrine, en avant des rangées de pains de quatre livres. Regardez la femme du peuple rentrant chez elle avec son pain dans les bras, qu'elle emporte comme un enfant. C'est l'objet sacré entre tous. Les pommes de terre, les petits pois, les crêpes, les beignets, ne peuvent le suppléer. Le tabac même, que les fumeurs proclament le bien suprême, ne produit pas un mirage de fumée suffisant pour faire oublier la miche, humble et expressif symbole de l'existence. Nul n'est insensible aux souvenirs évoqués par l'aspect et l'odeur du pain. L'homme de la campagne venu à

Paris ne saurait oublier le champ et la moisson, le moulin et la farine, le four et la huche. Pour l'homme de Paris, né à Paris, travaillant à Paris, s'il s'arrête et réfléchit devant la boutique du boulanger, l'histoire du grain de blé lui apparaît. C'est pour obtenir ce produit de nature, cette pousse du champ, cette miette de substance faite de la terre, de la sève, de la pluie, du soleil, qu'il a enfermé sa liberté entre les quatre murs d'une chambre, d'un bureau, d'un atelier.

Pour avoir à lui, tous les jours, et pour partager aux siens ce morceau de pain, que d'ennuis, que d'efforts, quel labeur toujours recommencé ! Quelle encre, toi, il te faut user, et combien de journées sans air ! Et toi, quelle fatigue de muscles, quels fardeaux, quelles pierres à remuer, dans quelle atmosphère de charbon, de poussière de cuivre, de limaille de fer, il te faut vivre !

Malgré les rues et les maisons enfumées, malgré l'air noir chargé de misère, le pain est tout de même blanc, et la chanson du meunier là-bas est toujours joyeuse. On le dit, du moins, mais qui sait ? Il faudrait y aller voir, et peut-être trouverait-on l'homme au grand chapeau, l'homme blême comme Pierrot, aussi triste que son frère, l'homme noir des usines, ou gai de la même façon résignée et moqueuse, acceptant le jour tel qu'il vient et le temps comme il est.

# LA BOUCHERIE

L'étal du boucher, avec ses bœufs rouges, ses veaux pâles, ses gigots présentés comme des bouquets, ne donne pas uniquement à songer à l'étendue des pâturages, aux champs verts sillonnés de ruisseaux d'argent, aux bondissements des bêtes, aux lentes promenades, aux immobilités ruminantes. On n'évoque pas seulement les landes tristes où bêlent les troupeaux, où surveille le chien, où se dresse la silhouette de songeux du berger en limousine. Dans la rue de grande ville, parmi les passants réguliers, ce qui s'affirme encore par la boutique aux arrangements symétriques, aux ornementations faites de quartiers de viandes, c'est la persistance de l'instinct carnassier de l'homme.

Les chasses de l'ancêtre, sa lutte farouche pour la subsistance, l'inquiétude grondante de sa faim à l'affût des cavernes, se perpétuent et aboutissent aux tablettes de marbre où s'amoncellent les morceaux de cadavres. Les ménagères s'empressent, soupèsent, hésitent, préfèrent, comme autrefois les femelles découpant la pitance et faisant les parts.

La voracité apparaît moins. Aucune des acheteuses ne pense même que ce sont là des débris d'animaux. Ces débris se sont transformés en objets nouveaux, en côtelettes, en beefsteacks, auxquels nulle idée de vie et de mort ne reste attachée. Dans ce charnier sanglant ouvert sur la rue, ne plane pas le souvenir de l'animal encore en mouvement la veille, qui soufflait si fort dans l'herbe, regardait de ses grands yeux incertains, avec dans sa grosse tête dure la stupeur d'une pensée naissante. La pauvre brute est là, pourtant, dépecée, et l'humanité ancienne est là aussi : le boucher au tablier sanglant, le couteau à la main, la femme qui choisit, qui marchande et qui ruse avec aussi rusé, et plus rusé, qu'elle !

# LE TABAC

De loin, le bureau de tabac arbore son signal ou allume sa flamme pour ses affiliés. Le jour, c'est la « carotte » qui signifie, non seulement, le tabac, mais parfois aussi le papier timbré et les cartes à jouer. Le soir, c'est la lanterne rouge qui troue toutes les obscurités et dont le feu sombre s'aperçoit parmi toutes les lumières. Les adeptes vont vers la carotte et la lanterne comme les croyants vers le tabernacle. Voici l'autel, servi par une prêtresse pénétrée de son sacerdoce, la dame qui ouvre les boîtes à cigares, distribue les paquets de cigarettes et le tabac pour la pipe, qui ramasse les miettes de tabac à priser avec une patte de lièvre.

Les fidèles sont nombreux. Toute la journée, toute la soirée, le défilé est presque ininterrompu. Aucune boutique de friandises n'est plus achalandée. Les cigares sont choisis, par les amateurs, comme des bonbons. Le fumeur de pipe bourre sa bouffarde d'un air sérieux, même soucieux, comme s'il craignait de ne pas la trouver si bonne que la dernière qu'il a fumée. A la première bouffée, sa face anxieuse se rassérène. Le priseur se sauve avec sa tabatière comme un voleur. Que viennent-ils donc tous demander au tabac, consciemment ou inconsciemment ? L'illusion fugitive et inconsistante, le rêve qui a la forme de la fumée, la vraie image de la vie.

# LA BIJOUTERIE

Le soir surtout, elle brille de tous ses feux, sous les réflecteurs, elle illumine la chaussée.

Les colliers, les boucles d'oreilles, les bagues, l'or, l'argent, les rubis, les escarboucles, les topazes, les émeraudes, les diamants clairs, à profusion, resplendissent comme les feux du soleil, de la lune et des étoiles. C'est un firmament derrière la vitre, un amas de constellations en écrins. Toutes ces lueurs semblent vivre, frémir, appeler les passantes. Les colliers s'offrent aux gorges, la bague espère le doigt, les pierres précieuses dardent leurs rayons rouges, bleus ou dorés, vers les oreilles roses, les chevelures blondes ou brunes. Car

voici les passantes, visages contre la vitre, mains qui s'agitent et qui désignent, paroles fiévreuses qui choisissent. Marguerite est éternelle, toujours fera le geste vers les bijoux et le miroir.

Eternels aussi, l'homme qui séduit, le Méphisto qui conseille, le Faust qui attend. Regardez les fillettes traverser la rue, courir vers la vitrine magique, derrière laquelle brillent tous les trésors de l'univers.

Avez-vous parfois fait virer, au milieu d'un champ, le barbare et infaillible miroir aux alouettes ? Avez-vous vu les oiselets venir de tous les horizons vers les facettes brillantes et s'acharner, malgré les coups de fusil, au-dessus du piège mortel ?

# LA FRUITERIE

La petite fruiterie, avec son étalage qui déborde, envahit le trottoir, est parfumée, le matin, au retour des Halles, des produits délicieux du verger et du potager. Depuis la fraise de mai jusqu'à la poire d'automne, tous les fruits s'y succèdent, en même temps que tous les légumes. Le jardin est souvent présent quand la fruitière ajoute quelques bouquets à son étalage, mais c'est presque un luxe inutile. Fruits et légumes ont des odeurs de fleurs en une variété stupéfiante à défier tous les produits des parfumeurs. C'est une harmonie où le goût des petits pois s'allie au goût des framboises, où la senteur de l'artichaut complète la senteur de la prune.

Le monde paisible des choses règne délicieusement par les essences que distillent les arbres et les arbustes, les champs et les bords de ruisseaux, la terre et le fumier.

Ajoutez à la fruiterie ce qui y est souvent, le lait et le fromage, et toute la poésie de la nature fait son entrée, donne à voir les flancs de montagnes couverts d'herbe épaisse, fait entendre les sonnailles des vaches et la chanson des pâtres.

Tous les produits du sol ainsi rassemblés, quand la pomme d'Ève apparaît, la petite fruiterie est un résumé du paradis terrestre.

# L'HORLOGER

L'horloger, dans la boutique, fait table à part. Il est protégé des poussières par un paravent, et il travaille, sous le jour de la rue, la loupe vissée à l'œil, fouillant de ses doigts agiles dans les montres et les mouvements de pendules dont il est entouré. Autour de lui, il entend les petites chaînes qui grincent, les aiguilles qui marchent, oh ! si doucement ! qu'il est seul à percevoir leur mouvement. Il entend aussi les pendules qui sonnent, mais qui sonnent, hélas ! l'une après l'autre. Il a beau faire, comme Charles-Quint au monastère de Saint-Just, pour les accorder et les forcer à tinter ensemble, il croit avoir réussi, mais sitôt qu'il a quitté le cadran et la clef, tout se

dérange, les mécanismes se hâtent ou s'attardent, les petites voix ironiques lui disent toutes, avec leurs timbres différents : Tu n'y arriveras pas !

Tel quel, l'horloger dans sa boîte ne donne-t-il pas à songer à un bon Dieu installé à son poste central et qui s'applique à faire marcher les mondes avec régularité. Il assigne les rendez-vous aux planètes, trace leurs chemins aux comètes, allume ou éteint les soleils. Tout semble bien ordonné, tous les corps célestes sont en place, tous les mouvements sont prévus. Mais le retard peut se produire, un ressort peut s'user et se détraquer. Alors, les aiguilles s'affolent, le cadran se lézarde, le mécanisme saute, et il y a de la poussière d'univers plein l'espace. Le bon Dieu recommence alors, comme l'horloger, à vouloir mettre les astres à l'heure.

# LA FÉERIE DU CHARBON

Chez le charbonnier des villes, la vie ancienne et puissante de la terre apparaît. La petite boutique, longue, étroite, obscure, ouverte sur la rue bruyante, est aussi mystérieuse et parlante à l'esprit, qu'une excavation souterraine où l'homme pénétrerait tout à coup, se trouverait en présence du lent et continu phénomène de la transformation.

Ces amas sombres de houille, ces quartiers de rochers noirs, ces éclats brillants, illuminés d'un feu sombre, ces étincellements dans la nuit de la pierre, tout parle de l'éternelle existence des choses. Le végétal devenu minéral se manifeste par cette dureté et cette noirceur de matière. Les forêts se sont effondrées

aux marécages. Le végétal, privé d'oxygène et de lumière, noyé, enfoui, décomposé, s'est changé en pierre. Les légères feuilles frissonnantes, les bourgeons près d'éclore, les branches parcourues de sève, tout s'est contracté, concentré, durci, est tombé au sommeil opaque des durs agrégats. Pourtant, la forêt est là, avec ses fleurs, ses insectes, ses oiseaux, ses parfums, ses chants, sa vie multicolore, sa lumière d'émeraude, ses scintillements de pierres précieuses, elle est là, dans ces fragments noirs, à l'odeur de bitume et de soufre.

Elle connaîtra encore la féerie du feu. Ce qui a déjà été consumé brûlera de nouveau. La houille, née du feuillage aérien, enfouie au sol, revivra la vie subtile et rapide de la flamme, la légère cendre retournera à la terre, aidera à refaire la feuille et la fleur.

# CHARBONNIER DES VILLES

Si le réduit qu'il habite semble un couloir de mine, une excavation pratiquée au plus sombre de la terre, il est bien l'habitant de cet antre, un homme ancien conservé au creux de la houille. La foule passe devant sa porte, habillée à la mode du temps et du jour, racontant par ses dehors la manière d'être d'une civilisation et d'une société. Le charbonnier est immuable. Ses vêtements ont pris la teinte de ce qui l'entoure, il est enveloppé de nuit. Par les courtes journées de décembre, on aura peine à l'apercevoir au fond de sa boutique.

Il est là, pourtant, il travaille, scie du bois, trie le charbon : on entend les morceaux qui tombent, des chocs lourds, des sons clairs. Que

l'homme lève la tête, qu'il rie de la neige venue, du froid maître de la rue, assaillant les logis, vous voyez apparaître des dents blanches, des yeux blancs, entre le grand chapeau et le collier de barbe. Et immédiatement la joie se communique, une pareille illumination éclôt dans l'ombre. La femme, les enfants, invisibles, se manifestent, ouvrant la bouche, ouvrant les yeux. Cela dure une seconde. Tout s'éteint, tout retombe à la nuit, au creux de la terre, comme si la sombre houille s'était éclairée tout à coup de sourires et de regards.

# CHARBONNIER DES FORÊTS

A la lisière des bois, dans les clairières, sur les plateaux, fument les huttes des charbonniers et des sabotiers. Je les ai vues au profond des forêts druidiques, parmi les arbres anciens enveloppés de mousses d'or. Mais les tranquilles chaumières peuvent être aperçues à la sortie de Paris, à la traversée d'un pays boisé. Partout, c'est le décor de la vie naturelle, le campement de nomades, la cuisine en plein air, les hommes qui travaillent, les femmes qui gouvernent la maison minuscule, les enfants qui rient dans la fougère, parmi les copeaux et la sciure de bois, le chien, les chats, les poules.

A quelques pas, un monticule enveloppé de

fumée, comme un volcan. Lentement, le bois se consume, une odeur chaude monte, emplit le paysage, la sève s'évapore, le travail nécessaire s'accomplit lentement, tout au long du jour, du soir, de la nuit, et le lendemain encore...

Le civilisé inquiet songe à tant de perplexités, d'agitations, de poursuites d'ombres ! Il y a une noblesse et un héroïsme à accepter l'action, la lutte de l'existence, mais aussi quelle usure de tout, quel sacrifice à la chimère ! L'homme des villes attend, cherche sans cesse, remet toujours au lendemain le repos, la réflexion, la joie possible, la vie. Il peut donc rester pensif devant la hutte du charbonnier.

Cet homme-ci peut être bon ou mauvais, triste ou joyeux, heureux ou malheureux, malade ou en bonne santé : c'est la même fatalité de hasard pour tous. Mais il a résolu, probablement sans le savoir et le vouloir, un problème essentiel, par l'au-jour le jour sans souci, l'acceptation naturelle d'un sort médiocre, d'une existence, en marge, perdue au fond des bois.

# PHARMACIES

Le calme pénétrant règne en ces officines, boutiques extraordinairement en ordre, où les flacons et les bocaux sont rangés dans les casiers, comme des livres sur des étagères de bibliothèque. On est saisi, enveloppé par la même vague stupeur dès que l'on a tourné le bec-de-cane de la porte.

Un silence de chapelle et une atmosphère de laboratoire. Les verres, les bouteilles, les cuillers, faiblement agités, tintent avec les vibrations prolongées de calices et de burettes. Des odeurs poissées, endormeuses, des odeurs fines et irritantes, des odeurs de liqueurs gluantes, de plantes aromatiques, évoquent le cortège des maladies et la série des

opérations. Cela sent à la fois le salon de dentiste, la chambrée d'hôpital, la chambre tiède du convalescent, la chambre phéniquée du mort.

La pensée évoque le vieux médecin en frac, froidement bienveillant, le chirurgien actif au tablier de boucher, la garde-malade tatillonne, la sœur grise éventée par les ailes de sa cornette, les croque-morts en drap funéraire et en chapeau ciré, les parents et les amis tout noirs, avec la tache blanche d'un mouchoir sur la bouche.

Par instants, l'odeur surannée et sucrée de simples emplit la boutique, suggère l'idée fantastique et terrifiante de clairières d'herbes pulvérisées, de fleurs sans éclat, d'arbrisseaux et d'arbres aux feuilles sèches, toute la forêt tisanière où herborisent les herboristes.

# PHARMACIENS

Il y a encore à voir dans les pharmacies, après avoir vu le décor.

Il y a les gens qui entrent et qui sortent, qui apparaissent couleur de cadavre dans les réverbérations vertes et bleues des tragiques bocaux où des poissons d'agrément ne pourraient pas vivre. La lueur d'un regard a fait entrevoir les symboles de la devanture, les squelettes bien nettoyés, les électriques peaux de chats prêtes à mordre et à griffer, les vases d'alcool où macèrent les vipères, où réfléchissent les fœtus. Mais on surprend aussi les postures inertes et affligées de la clientèle qui semble chloroformée sur les chaises, devant la cheminée chauffée au gaz,

on aperçoit les gestes lents et les imperceptibles sourires ironiques du patron pharmacien et de ses aides.

Ceux-ci sont toujours là, à la même place, alignés derrière le comptoir. On dirait qu'ils ne bougent ni ne respirent, tant le travail de leurs mains est insaisissable, tant leur face est fixée en la même expression. Pourtant, ils agissent, ils travaillent. Leurs doigts experts mêlent les substances, comptent les granules, amènent les cristaux aux contacts dissolvants. Les observations préliminaires terminées, s'exerce le sacerdoce méticuleux de la mise en boîte, du pliage en paquet, du filtrage en bouteille, du bouchage de flacon. Le potard s'éternise à coller des étiquettes, à ficeler des sacs, à couper et à sceller des bouchons, à écrire des numéros de formules.

Le bruit public est que ces lenteurs dissimulent un surcroît de précautions. Une erreur préjudiciable à la santé déjà compromise du malade peut être vite commise pendant la manipulation des pilules et le dosage des gouttes. Il est admis que les griffonnages des docteurs ne sont pas toujours lisibles, et que l'imagination des vendeurs de drogues doit se substituer aux hiéroglyphes des ordonnances. Il faut donc une attention soutenue pour modeler des boulettes et mesurer des gouttes. Mais peut-être faut-il quitter même

cette illusion, et comprendre que les potards, comme les demoiselles de magasin, doivent être constamment debout, *afin de paraître toujours occupés*. Et ce serait pour cette raison qu'ils cachètent si lentement les bouteilles.

# LA LIBRAIRIE

La librairie de faubourg est la lumière de la rue. Elle ne scintille pas comme la vitrine du bijoutier, elle projette la clarté de ses feuilles blanches, journaux, chansons, images, balancés aux ficelles, étalés sur l'éventaire. Si l'esprit n'a pas mis sa marque sur toutes ces pages, sa présence néanmoins s'impose. Il suffit d'un titre, d'un mot, d'un trait, pour que le passant subisse le signe qui l'appelle, soit attiré par l'aimant de la pensée. C'est, comme le disait Ésope de la langue qui parle, ce qu'il y a de pire et de meilleur au monde. Mais c'est parce qu'il y a le pire, que le meilleur a pu se révéler. Ici, par n'importe quels moyens, par n'importe quels serviteurs, règne la puissance de l'Imprimé.

Devant cette clarté du papier qui frémit à la brise, qui veut s'envoler dans le vent, je vois les gens s'arrêter. Ils lisent l'affiche, chantent la chanson, feuillettent le livre, ils prennent *leur* journal.

Aux jours de crises de la nation, les habitués de la librairie causent, discutent, prévoient, décident, par conciliabule devant la porte, ou dans la petite boutique, où la marchande affairée plie hâtivement les feuilles qui lui arrivent, combatives, menteuses, exactes, contradictoires, perfides, raisonneuses, éloquentes, toutes parfumées d'encre et bruissantes de voix.

# LE MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

Dans les galeries splendidement éclairées d'un grand magasin, j'ai connu, sous l'éclat des lumières, une singulière hallucination.

Le défilé des acheteuses et des promeneuses se faisait, avec des arrêts obligés par le spectacle, devant des compartiments disposés en salons où toutes les magnificences du mobilier, de la toilette, de la réclame, avaient été réunies.

Sous les lustres, parmi les meubles de repos, ottomanes, chaises longues, bergères, fauteuils à deux compartiments, pianos, coiffeuses, tables de thé, des divines femmes en cire se livraient à toutse les charmantes occupations du ne rien faire qui sont d'usage dans la société

choisie : poses alanguies, conversations, confidences, stations devant le miroir, dégustation de breuvages odorants, de gâteaux, de bonbons, musique ! Ces créatures célestes aux teints diaphanes de crème et de rose, aux cheveux étincelants, aux yeux en œillades, aux doigts fuselés, étaient vêtues de tissus aériens de toutes couleurs, aussi légers que les vapeurs tendres de l'aurore, que les nuages d'or du couchant. Les bagues brillaient à leurs mains, les colliers sur leurs gorges, les pendentifs à leurs oreilles, les aigrettes de diamant dans leurs chevelures.

Un silence religieux se fit, à un moment, dans la foule, l'immobilité fixa toutes les spectatrices dans la même attitude recueillie, avec la même expression naïve et enfantine devant un tel spectacle. Ce silence et cette contemplation produisirent un phénomène instantané, à croire que les dames en cire étaient seules vivantes dans cette foule, qu'elles passaient légères sur les tapis épais avec des gestes gracieux, qu'on les voyait sourire, qu'on les entendait murmurer et gazouiller le puéril de leur existence. Et par contre, les spectatrices apparaissaient, frappées de stupeur, comme des figurantes, comme des mannequins chargés d'exprimer l'admiration et l'extase.

# LE CAFÉ

C'est le salon de celui qui n'en a pas. Il quitte sa chambre pour le rendez-vous donné à tous.

Assis sur la banquette, il est servi par des domestiques empressés qui glissent sur le parquet en lui apportant le café, le thé, le chocolat, le sucre, les liqueurs, la bière. Il peut lire tous les journaux, les quotidiens et les illustrés du dimanche. Il peut converser avec son voisin, si ce voisin lui plaît, rester taciturne s'il veut s'absorber dans sa morosité.

Pour combler le néant de sa vie, ou apaiser sa pensée, il a le droit de jouer des parties interminables de dames, d'échecs, de jaquets, de manilles.

Il déguste à son aise sa pipe ou son cigare, en ayant l'air de digérer un excellent repas souvent problématique, et dans le lieu bienheureux orné de dorures, agrandi par les glaces, entouré de fumée, il peut se croire transporté par les nuages au-dessus des ennuis de tous les jours, dont il retarde jusqu'au dernier moment la reprise, car s'il feint de n'y plus penser, il sait tout de même qu'ils l'attendent en embuscade à la porte.

# LA ROULOTTE

Au matin, quand la place et les avenues occupées par la fête foraine sont calmes dans la première lumière, combien de passants, amoureux de départs subits, de courses par les grands chemins, d'arrivées n'importe où, restent rêveurs et envieux devant la roulotte, la solide voiture verte à roues basses qui s'en va, traînée par un bon cheval, à travers les fêtes des villes et les foires des villages, longe les champs, suit les rivières, gravit les côtes.

Les yeux et l'esprit s'amusent des détails aperçus : l'intérieur divisé par des tentures ou de minces cloisons, les étroites fenêtres aux frais rideaux, un peu de la fumée du fricot qui s'envole d'un bout de tuyau, le chat qui som-

meille auprès du pot de fleurs. Là, mange, boit, dort, fume, dispute, s'ennuie, s'amuse, quelque photographe, saltimbanque, marchand ambulant. Le wagon qui passe vite, la diligence grinçante et mal fermée, l'encombrement des valises et des colis, le clown et le rétameur les ignorent. Ils voyagent par les grandes routes et les chemins de traverse, roulent dans les plaines, dans les vallons, dans les forêts, s'arrêtent à l'ombre, remisent sous la clarté des étoiles, vont de la mer à la montagne.

Toutefois, le monde des forains n'est pas le monde d'irréguliers que l'on peut croire au jugé de sa vie errante et de ses campements de hasard. C'est une société organisée, au fonctionnement réglé, avec ses lois et ses habitudes particulières. Les cas d'exception ne sont pas plus fréquents chez les saltimbanques, danseurs de cordes, dompteurs, hercules, souleveurs de poids, montreurs d'ours, etc., que dans les autres professions manuelles et libérales. L'homme est l'homme partout, et il lui arrive les mêmes aventures, il est sujet aux mêmes fatalités, il est enclin aux mêmes passions, aux mêmes actes, dans toutes les conditions sociales.

La roulotte est une de nos maisons en marche, d'une installation résumée où rien ne manque, aussi raisonnée et complète que

celle de la cabine luxueuse à bord d'un yacht. On peut s'y reposer au pas tranquille du cheval, travailler, songer, aimer, vivre sa vie. C'est l'existence simplifiée, par la nécessité du changement de place.

# LE CRI DE LA RUE

Au matin, à travers les volets, les rideaux, le cri de la rue monte vers ceux qui dorment. Toute la population qui vit des métiers ambulants occupe la chaussée, chacun se hâte, veut arriver le premier, annoncer sa marchandise. Depuis l'aube, depuis la nuit, l'homme, la femme, soucieux et agiles, courent les Halles, portent des fardeaux, poussent des voitures. A la pointe de jour, ils réveillent la rue tranquille, et leur voix qui chante, ou qui hurle, leur voix douce ou colère, va trouver dans leur lit, à travers la nuit des chambres closes, ceux qui oubliaient la vie dans la mort du sommeil.

Ce qu'elle dit, cette voix qui monte du

pavé, qui vient du froid, de la brume, de la pluie, de la boue ? Elle appelle, elle déclame :

« Réveillez-vous, les dormeurs. Chassez les rêves, voici le réel. Venez avec nous, descendez sur le champ de bataille, recommencez l'existence, comme hier, comme avant-hier, comme toujours. Ce que vous avez déjà fait, refaites-le, sans trêve, reprenez vos illusions, vos espoirs. Allons, hâtez-vous, remettez-vous en contact avec vos semblables, avec la foule des hommes pareils à vous. Égoïstes, sortez de l'ombre où vous cherchez l'oubli des autres et de vous-même, sortez et frissonnez comme nous dans le matin d'hiver, aidez-nous à gagner notre vie, et à la vivre. »

# MARCHANDS DES QUATRE-SAISONS

Ils sont dans la rue, qu'il fasse beau ou vilain temps, aux heures fixées par les règlements de police, stationnant au long des trottoirs ou poussant leur voiture sur la chaussée.

Ils ont été bien judicieusement nommés par la langue populaire : marchands des quatre-saisons. Ils promènent le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, par les faubourgs de la ville, et le passant ignorant des calendriers pourrait dire, avec la certitude de ne pas se tromper, à quelle époque de l'année on est arrivé, au premier aspect de l'étalage.

Cerises rouges et noires, fraises et framboises odorantes, radis roses, asperges en

bottes, artichauts hérissés, pois verts au boisseau, prunes sucrées, pêches colorées comme des joues enfantines, raisins violets, coquillages englués dans le goëmon, écrevisses pinçantes, anguilles glissantes, poissons nacrés et mordorés, pommes rondes, poires longues, cerneaux verts, châtaignes bouillies, choux frisés, tendres salades, produits de la terre, pousse des champs, mûrissements des vergers, apports de la marée, récoltes aux creux des roches, — tout apparaît et disparaît, marquant les changements de température et la fuite des jours.

La fine odeur des fruits n'est pas seule à parfumer les rues noires. Certains jours, la petite voiture se change en jardin ambulant. La flore des jardins et des bois, liée en bottes, débitée à deux sous, passe à travers les misères et les fatigues. C'est une fête de couleurs fraîches et de senteurs douces, depuis l'apparition des premiers lilas, si vite passés, jusqu'à la fin des dernières violettes, si persistantes.

# NOCTURNE PARISIEN

On ne songe guère au mystère des grandes villes la nuit. On a l'habitude de son parcours. Chacun est rassuré par routine, ne s'arrête pas un instant à l'idée qu'il peut être attaqué sur son chemin de tous les jours. Chaque maison, chaque porte, sont familières. On se sait dans le repos de l'existence civilisée. Les becs de gaz, la lanterne d'un poste, d'un commissariat, la rencontre d'un gardien de la paix, parlent de voirie savamment réglée, de prévoyance administrative, de protection gouvernementale. Le promeneur nocturne est dans le connu, et c'est ce connu qui lui donne sa sécurité.

Faites, un soir, modifier son itinéraire à ce

tranquille passant qui accepte si facilement la rentrée journalière dans le faubourg lointain, dans le quartier mal famé, au long de quelque boulevard extérieur ou proche des fortifications. Envoyez-le dans une direction opposée, par des rues qu'il ne connaît pas, ou qu'il n'aura encore vues que de jour.

Immédiatement, les choses vont, pour lui, changer d'aspect, et si c'est un nerveux sensible aux influences extérieures, un affiné habitué à ressasser et à développer ses impressions, il se sentira en proie à un malaise qu'il croyait ne devoir éprouver que sur les routes des forêts, dans les défilés de roches, dans les chemins creux, d'où l'on entend de si lointaines voix de chiens aboyer à l'entrée d'un village endormi.

# PETITE VILLE DANS LA GRANDE

Loin des boulevards et des avenues neuves, il est encore à Paris de vieux quartiers qui équivalent à de petites villes, des restes de paroisses où fréquentent d'anciennes dévotes, tout un ensemble de rues étroites, de noires et hautes maisons, de cours profondes et obscures comme des puits.

Au milieu de ces constructions tombant de vétusté, l'église, ridée et sombre, est restée pour une population spéciale un lieu de réunion et un centre de conversation. Son clocher est une enseigne de mystérieuse boutique à commérages. Les habituées se retrouvent à des heures fixes, sous le porche, près du bénitier, dans les bas-côtés, à leur banc

ou à leur chaise d'habitude. Elles se réunissent en groupes, ont leurs partenaires et leurs complices de ragots, de médisances et de calomnies. Dans l'échange d'un coup d'œil avec la loueuse de chaises ou la brûleuse de cierges, dans le contact de leurs doigts couleur de cire offrant ou acceptant l'eau bénite, elles savent mettre les intentions, les malices, les méchancetés qui prennent la courte observation et l'activité de leur cerveau comprimé.

Qui ne les a rencontrées, ces trottinantes créatures revenant de quelque cérémonie du soir, de quelque salut tout illuminé. Elles quittent l'autel flamboyant, la nef joyeuse, embaumée de fleurs et d'encens, d'odeurs de jardin et d'odeurs de sérail. Tout en s'abandonnant inconsciemment au despotisme de cette atmosphère d'église, elles n'ont pas, pour cela, oublié leurs menues enquêtes sur les allures du prochain, et elles se communiquent, avec des bouches envieuses et des regards perfides, leurs récoltes de petits faits et de maigres inventions. Elles sont de la race des cafardes diseuses de riens, toujours préoccupées des gestes et des paroles quelconques passant à portée du regard et de l'ouïe, et sur lesquels on peut exercer son imagination et échafauder des histoires.

Il y a pourtant, parmi ces fréquenteuses d'églises, des créatures d'exception, étran-

gères à cette humanité habituée des confessionnaux et des bouches de chaleur, certaines mystiques perdues dans leur contemplation et leur névrose, des femmes telles que l'Ensorcelée de Barbey d'Aurevilly, la Madame Gervaisais des Goncourt.

# L'OISEAU LIBRE

La foule se forme rapidement autour de l'arbre où s'est réfugié l'oiseau échappé, serin ou perroquet, que l'on n'a pas l'habitude de voir libre.

Il y a de la stupéfaction dans la curiosité. On ne regarde pas le moineau familier de nos rues. Mais l'oiseau jaune ou vert, ahuri par le grand air, par le mouvement, par le bruit, excite chez les passants un sentiment particulier.

Ces faces levées, ces regards fixes, ces bouches béantes, lui disent à peu près ceci :

« Comment vas-tu faire, malheureuse bestiole ? Ton rôle parmi nous est de vivre en cage, accrochée à la fenêtre lorsque passe

quelque brise tiède, luit quelque rayon. A la moindre apparence de souffle froid, de brouillard ou de pluie, on te remet à l'abri et dans la tiédeur. On prend soin de t'approvisionner d'eau fraîche chaque jour, de pain blanc et de graines. On te fournit un nid pour ta couvée. Quelle pauvre et courte idée a traversé ta cervelle d'oiseau ? t'a donné la malheureuse inspiration de t'enfuir le jour où ta porte grillagée s'est trouvée ouverte par mégarde ? Que vas-tu devenir ? Tu vas mourir de faim, de froid, houspillé par les pierrots, achevé par les gamins. Rentre dans ta cage, mon ami. La voici, engageante, pleine de sucreries, on la met à ta portée, on t'appelle avec tendresse. Tu n'as besoin que d'un coup d'ailes pour retrouver la sécurité, et avouer que tu n'es pas venu à la vie pour être libre. »

L'oiseau ne comprend pas le conseil. Il est fou du vol essayé, éperdu de l'espace conquis. Il ne reconnaît plus la cage où il est né, où il a vécu, où il devait mourir dans la ouate, au bord de la mangeoire. Il quitte son arbre, s'en va plus loin, loin de la foule qui veut sa captivité. C'est fini. Il s'est voué au vagabondage et au hasard. Les passants résignés continuent leur route.

# LA VACHE LAITIÈRE

Dans un faubourg populeux, au coin d'une rude montée envahie deux fois par jour par la foule, — au matin, la descente, — au soir, la rentrée. La chaussée, les trottoirs semblent bouger, la rue est en mouvement, tant la pullulation humaine devient compacte, avance tout d'un bloc, comme un fleuve qui coule, comme la forêt qui marche de Macbeth. C'est une population rude et bonne enfant, harassée et gouailleuse, qui trouve le temps de distraire son esprit et d'affirmer sa bonne humeur tout en gravissant la montagne. Car c'est le soir surtout, malgré les heures de travail accomplies, malgré le corps fatigué, que se manifeste la joie, que les visages s'éclairent de sourires.

Le matin, de bonne heure, les physionomies sont plus graves, la marche plus pressée.

Tous les jours, sur un point du parcours, il y a un arrêt.

A la porte d'une crémerie, apparaît une vache, une vraie vache, de grandeur naturelle, avec sa robe noire et blanche, ses gros yeux brillants, ses cornes en lyre, ses mamelles gonflées. Cette vraie vache est en bois ou en carton, la peau seule et les cornes sont réelles. Il importe peu. C'est une vision champêtre qui fait s'arrêter les gens, les réjouit et les attendrit. Autour de la bête campée sur un socle, les filles de crémerie, vêtues en filles de ferme, coiffes blanches, tabliers blancs, vont et viennent. Elles s'empressent comme autour d'un animal choyé. Elles apportent le seau de fer blanc, ou prennent le bol, la boîte à lait du client. Il y a un robinet aux fausses mamelles, le lait sort du pis, le goût de l'illusion s'affirme une fois de plus, la touchante naïveté triomphe comme elle n'a jamais triomphé, — ceux qui sont venus s'en vont ravis, emportant le lait qu'ils ont vu traire !

# PRIMITIFS D'AUJOURD'HUI

Les Primitifs sincères, les véridiques, ceux qui ne savent pas qu'ils sont des Primitifs, je ne crois pas qu'il faille les chercher dans les expositions de peinture. Là, il y a trop de métier appris, la nature est vue à travers les vieux tableaux, travaillée dans la cuisine des ateliers.

Les vrais Primitifs on les trouve à la porte de quelques épiciers, de quelques marchands de couleurs. Ce sont les farouches fabricants des tableaux qui servent d'enseignes à la vente des poudres insecticides.

Ils ne songent à aucun art, ne sont pervertis par aucune manière, ne se préoccupent pas des Byzantins, des Italiens du XIII$^{e}$ siècle, des Flamands mystiques. Ce sont des observateurs consciencieux de l'humble réalité, et en

TAYLOR OXFO

même temps, de terribles imaginatifs. Ils reproduisent patiemment et gauchement les meubles, toute l'ordinaire camelote achetée dans les maisons de crédit, le lit, les chaises, la table de nuit, les matelas, le sommier élastique. Ils animent ce banal décor par de tragiques figures d'hommes à l'affût, armés de soufflets braqués comme des canons et comme des mitrailleuses, — par des apparitions de femmes éplorées, en longues chemises, qui passent dans le fond de la scène, cheveux épars, silhouettant des allures et des gestes de fantômes, — par des enfants aux grimaces de gnomes et de gargouilles. Et partout ils sèment à profusion des monstres rouges, les uns plats, couverts de cuirasses, d'autres bombés, hauts sur pattes, des pattes terribles comme celles des homards, ils évoquent des monstres, des puces, des punaises, grossies par les microscopes, effroyables comme des dragons et comme des hydres.

Ils font s'étendre le drame de l'insomnie jusqu'aux confins de l'horrible, retracent l'épouvante des cauchemars subis en famille. Ils mettent les civilisés aux prises avec toutes les horreurs du rêve et du fantastique, avec les bêtes imprévues, couvertes d'écailles, coiffées de casques, suceuses de sang, qui habitent les logis réguliers et se logent bourgeoisement dans les bois sculptés au faubourg Saint-Antoine.

# EN ROUTE VERS L'ASILE

Il pleut, — une longue et triste pluie d'automne. Une petite voiture de quartier, la « monteuse », gravit lentement la côte. Les huit places du véhicule sont occupées. Tout le monde, au départ, est silencieux dans le noir.

Mais bientôt une voix se fait entendre à travers le bruit des cahots, une voix de femme qui demande l'indication d'une rue, l'adresse d'un asile. Il lui est répondu, et alors elle n'arrête plus de parler. De l'entendre, cela fait essayer de la voir. C'est une femme malingre, ni jeune, ni vieille, — l'âge de la misère. Elle a les cheveux gris, un grand nez, des yeux fureteurs. A côté d'elle, une petite fille, nu-

tête aussi, qui apparaît blonde, vêtue d'une robe rouge, lorsqu'un coup de lumière à la Rembrandt lui arrive.

— Ce qui m'ennuie, — dit la femme, — c'est qu'on ne me donne pas à travailler. L'asile ! l'asile ! on ne fait rien, on reste là, pendant deux ou trois jours, et puis on s'en va... dans un autre... Moi, je voudrais du travail...

Sur une remarque de quelqu'un, elle reprend :

— Bien sûr, à l'asile, on a l'air de travailler, mais c'est faire semblant... Quoi ! on lave le linge que l'on salit. Ce n'est pas ça... Je voudrais un vrai travail... qui rapporte... qui fasse vivre... J'étais femme de chambre, mais quand j'ai eu ma petite... Oh ! la pauvre chérie, regardez-la donc, elle se tient comme une dame... Quand j'ai eu ma petite, j'ai été forcée de quitter... J'ai nourri, je me suis fatiguée. J'avais vingt francs par mois de l'Assistance. Maintenant, je suis forcée d'aller aux asiles. J'ai été à Montrouge, je viens des Batignolles...

Une voix demanda à la femme si elle savait piquer des chemises.

— Faut une machine pour ça ? interrogea-t-elle.

— Dame oui !

— Je n'en ai pas.

On était arrivé. Les gens descendirent, par-

tirent dans le mutisme. L'un d'eux, pourtant, fit quelques pas avec la femme, lui montra le chemin.

Elle avait pris l'enfant sur ses bras, et l'enfant avait à ses menus doigts un petit paquet, un mouchoir noué sur presque rien, tout le déménagement de la mère et de la fille. Elles s'en allèrent vers l'asile, vers le hasard. La triste pluie d'automne tombait sur leurs cheveux.

# LE SYBARITE

A la porte d'une caserne de pompiers, sur la rive gauche, un soldat distribue des soupes.

Ceux qui sont venus à la distribution sont les malheureux ordinaires, la troupe sordide que l'on voit faire queue devant les grands restaurants et les établissements de bienfaisance : hommes en guenilles, chaussés, coiffés, vêtus de choses informes, couleur de pluie, couleur de boue.

Ils apportent, pour manger leur pâtée, les récipients les plus divers. Les plus cossus ont une assiette ou un bol. Combien d'autres n'ont qu'un tesson, et d'autres une boîte en fer blanc, boîte à conserves, boîte à sardines. Celui-là tend un pot de fleurs, le trou bouché

par son doigt. Celui-ci emporte sa pitance dans un morceau de journal, comme de la colle. Tous fouillent là-dedans avec quelque chose qui ressemble à une cuiller.

Le dernier qui défile révèle un caractère, accomplit un acte inattendu au milieu de cette mise en scène de misère déjà exceptionnelle. Il reste après les autres, accoté au mur, mangeant sa soupe sur place. Il a fini, il essuie sa moustache du revers de sa manche, et tranquillement, il enfouit son assiette et sa cuiller dans un tas de sable, devant la porte de la caserne. Il ne s'embarrasse pas de ses outils, il les cache là depuis plusieurs jours, il les retrouvera demain, — ou il ne les retrouvera pas. Il s'en va lentement, les mains dans les poches.

C'est l'ennemi de tout ce qui peut ressembler à une apparence de mobilier et d'ustensiles de ménage. Il a la haine de tout poids et de tout embarras — philosophe de la mendicité, sybarite de la misère.

# RÉGALEZ-VOUS

Il y a des haltes marquées pour les fiacres à certains carrefours, aux commencements de certaines montées. La boutique d'un marchand de vin devient le lieu de rendez-vous journalier, régulier, devant lequel stoppent les attelages. Le cheval s'arrête de lui-même. Le cocher saute à bas de son siège pour boire et faire boire la bête. Même s'il y a un client dans la voiture, l'arrêt a lieu : le cocher demande une permission toujours accordée.

Sur le comptoir de zinc, les verres sont alignés, vingt verres, trente verres, serrés les uns contre les autres, remplis d'avance, pleins jusqu'au bord, prêts à être bus.

Sur le bord du trottoir, les seaux de bois, emplis d'eau, sont aussi mis en ligne.

L'homme à chapeau ciré, noir ou blanc, à redingote beige, à gilet rouge, de l'Urbaine ou de la Compagnie, n'a que quelques mouvements méthodiques, presque automatiques, à accomplir. Le mors du cheval à défaire, le seau à empoigner, à placer sous les naseaux impatients, et pendant que la bête boit, l'entrée dans la boutique, le prix du verre jeté au comptoir, le rouge-bords pris à pleine main, versé dans le gosier, vidé d'un trait. L'homme suce ses moustaches, le cheval s'ébroue. En route !

Le vin des verres est violâtre, fuchsiné, chimique, corrosif.

L'eau des seaux est trouble, marécageuse, charrieuse de poussière et de détritus.

C'est ainsi qu'aux bonnes haltes, la fatigue des éreintés trouve comme réconfort :

Du vin falsifié pour l'homme.

De l'eau sale pour le cheval.

# L'ALCOOL

De l'arrière-salle où nous déjeunions, ce jour-là, nous vîmes entrer l'ouvrier gazier, en casquette plate, en blouse bleue à collet rouge : un homme jeune, bien construit, à moustaches blondes et tombantes de Gaulois.

Il n'échangea pas un mot avec le patron marchand de vin, gros et gras type bien installé, solidement calé derrière son comptoir. Le débitant, par un geste qui se révéla immédiatement habituel, atteignit derrière lui, presque sans se retourner, une bouteille au liquide couleur d'or sombre, emplit un verre massif.

Le gazier vida le verre d'un trait, paya, sortit silencieusement, comme il était entré, en touchant de l'index la visière de sa casquette plate.

— Il boit bien son coup, votre client, dit l'un de nous, un interne de la Charité, au patron, lorsque celui-ci apporta l'omelette.

— Vous n'avez rien vu, fut-il répondu. Il est midi, n'est-ce pas ? C'est le dixième verre. D'ici ce soir, il en boira dix autres. Vingt par jour, c'est sa mesure. D'heure en heure, il entre, boit et paye. Avec lui, pas besoin d'horloge. A la fin de la journée, il marche aussi droit qu'au matin. Il a les yeux mouillés, et le geste un peu sec, voilà tout.

— Qu'est-ce qu'il boit ?

— Du rhum. Toujours du rhum.

— Depuis combien de temps, cela ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Il y a six mois que je suis au quartier : depuis six mois, je lui ai versé tous les jours la même ration.

— Il sera bientôt cuit, conclut l'interne. On l'apportera un de ces matins dans mon service. C'est pour moi, votre gazier.

# LE COUTEAU

La vitrine du coutelier emmagasine des reflets froids, des lueurs dures. Sous le feu du gaz et de l'électricité, l'acier étincelle, bleuit, resplendit méchamment.

Toutes les formes de lames sont échantillonnées ici, des ronds, flexibles et inoffensifs couteaux à dessert, jusqu'aux triangles solidement emmanchés de bois de cerf qui prétendent à découdre la grosse bête au fond des halliers. L'ingéniosité apparaît par les outils multiformes qui réunissent tout un jeu de tiges pointues et coupantes, de tire-bouchons, serpes, instruments de toilette, de repas, de jardinage, nécessaire de voyage, intime panoplie de poche enfermée en une légère boîte.

Un nerveux peut souffrir à trop regarder cet étalage, se contracter à la vue de ce métal perforant et tranchant. Tout est propre, luisant, net, et pourtant évoque, par une association immédiate d'idées, les blessures, les plaies, les cloaques de sang.

Un homme, qui tout à coup émerge de l'ombre, sort de la foule, ne ressent pas cette angoisse.

C'est un passant bestial, la forte mâchoire en avant sous un soupçon de nez, les yeux de tigre regardant de côté. Il traîne après lui une compagne malingre, vouée aux coups.

L'instinct de l'homme va vers la vitrine. Son œil embusqué épie, sur une étagère, les couteaux à lame courte emmanchée de bois brut, couteaux de cuisine ou surins d'assassinat.

Le couple ne fait que passer, va se perdre dans la foule. L'homme se retourne, son mufle en profil ricane. La femme souffreteuse passe une main fébrile sur sa gorge, sur sa nuque, baisse la tête, et son dos frissonne.

# FLEURISSEZ-VOUS

Ce sont des images de travail monotone, de souci constant, de misère héritée et transmise, que reflète le plus souvent la page écrite d'après le spectacle de la rue à Paris. Il y a, toutefois, quelle que soit la saison, printemps, été, automne, hiver, une joie impossible à proscrire, — la couleur et le parfum, l'aubaine toujours bien venue de la fleur.

Elle est somptueuse et orgueilleuse aux marchés des quartiers élégants, derrière les vitrines des bouquetières réputées, dont la marque se paie comme celle des grands couturiers et des célèbres marchands de comestibles. Mais elle prend une signification particulière, une grâce de nature infiniment touchante dans les rues noires des quartiers pauvres.

La fleur du bouquet de deux sous est le luxe de ces régions, la seule satisfaction de l'existence de tous les jours. C'est une des rares choses qui puissent être achetées sans crainte de leurre, sans prévision de tare. La falsification s'arrête là. On met des fleurs artificielles sur un chapeau. On n'épingle pas à son corsage, on ne dispose pas en bouquet, dans un vase, des fleurs en papier, parfumées au vaporisateur. Il a fallu la terre et l'eau pour produire cette merveille mystérieuse de la fleur, ces pétales de chrysanthème, cet humble et enivrant calice de la violette, ce velours jaune et rouge de la giroflée.

Le souvenir des champs et des jardins vient parler ainsi à l'homme et à la femme des villes. Il y a un conseil de désintéressement et une poésie nostalgique dans ce langage.

Comprenez bien la signification, le conseil du cri chantant des bouquetières :

Fleurissez-vous !

# LA LECTURE DU BILLET

Sur le soir, un jour d'automne, au moment où les lumières commencent de luire dans les vitrines, je fus, par hasard, mis au courant d'un incident peut-être tragique de l'existence des grandes villes.

Au parcours de la longue rue tumultueuse, sur un pont de chemin de fer qui retentit du bruit des voitures et oscille sous la marche des passants, un homme se détache de la foule. Son regard, sa main vont vers moi. Cet homme est un pauvre homme, le visage minable, les yeux inquiets, un faible corps vêtu d'un paletot jaune déteint.

Il me tend un papier, me demande ce qu'il y a d'écrit :

« Je ne vois pas bien... je ne sais pas », dit-il.

Je prends un papier bordé de noir, quelques mots au crayon écrits sur un verso de lettre d'enterrement. Je lis tout de suite à haute voix :

*Je vous attendrai à quatre heures, aujourd'hui samedi. Si vous n'étiez pas là à l'heure, j'écrirais immédiatement au procureur de la République.*

C'était signé, le tout d'une écriture ferme, implacable.

J'avais prononcé les mots, ne comprenant le sens du billet qu'à son achèvement. Surpris, je lève la tête, je regarde l'homme. Ses malheureux yeux se sont effarés davantage dans son visage maintenant décomposé. Il cherche à parler, il ne trouve rien, — il approuve :

« Très bien... très bien », bégaie-t-il.

Sa pâleur disparaît dans le torrent de la foule avant que j'aie pu dire un seul mot. Je me rappelai l'heure dite par le billet : quatre heures. Je tirai ma montre. Il était cinq heures et demie.

# LA POURSUITE

L'autre soir, en janvier, devant une baraque du boulevard, parmi les clartés et les coloriages j'aperçus une femme arrêtée devant les jouets, les bibelots. Correctement accrochée au bras d'un monsieur, elle m'apparut, belle, placide, blanche et brune, une tranquille matrone en promenade.

Vingt pas plus loin, ne pensant déjà plus à l'apparition sans imprévu, un grimaçant visage d'homme se dessina, mi-partie dans la lumière et dans les ténèbres, à l'angle d'une rue. Les yeux de cet homme regardaient quelque chose ou quelqu'un si fixement qu'ils étaient indifférents à toute la vie environnante. Celui qui voyait, qui épiait ainsi, pouvait être vu et

épié impunément par tous, sans qu'il s'en souciât, tant il était le possédé de son observation.

Machinalement, j'eus l'idée et le mouvement de savoir ce que ce passant embusqué pouvait regarder en cette attitude et de ces yeux farouches. Je me retournai et cherchai dans la direction indiquée. Mon regard curieux suivant le même chemin que le regard affolé de l'homme rencontra net la belle femme brune arrêtée devant l'étalage.

J'attendis, je ne sais pourquoi, pour être sûr, pour voir, pour savoir.

Lentement, la femme et son compagnon reprirent leur marche, emportant un paquet noué de quelque ruban bleu ou rose. Et au même moment, brusquement, l'homme quitta son angle. Aucun doute n'était plus possible. je me mis aussi en marche, l'homme devant moi, et au loin, le dos de statue paraissant, disparaissant.

Ce fut vraiment, pendant les quelques instants qui suivirent, une poursuite subtile et sauvage, comme il y en a au profond des bois. Le couple allait comme vont les animaux en sécurité, par les sentiers d'habitude, s'arrêtant, repartant, d'une allure bonasse. Le poursuiveur, courbé, haletant, fébrile, gardant sa distance, semblait une panthère circonspecte et avide, marchant avec précaution, traver-

sant souplement les clairières et les fourrés. L'homme, à travers la foule, semblait se croire seul, passait entre les rangs humains comme s'il écartait des branches, trouait les buissons.

Le couple tourna la rue du Faubourg-Poissonnière, s'arrêta à une porte. La femme surgit pendant une seconde en pleine lumière, très belle, très majestueuse, semblant regarder l'homme acharné à ses pas. Le voyait-elle ? Savait-elle ?

La porte s'ouvrit. La tranquille dame disparut avec son compagnon. L'homme vint d'une marche brisée s'adosser au mur, où il resta pâle, les yeux clos.

# LE RÊVE QUI MARCHE

Très souvent, une manière d'être d'un passant se dessine en vive silhouette sur le fond confus de la foule. Subitement, on voit un homme qui marchait d'un pas paisible, un peu hésitant, s'arrêter comme s'il était frappé de la foudre. Il oscille, va tomber, puis s'arrête, fixe. Cela ne dure qu'une seconde. Il reprend sa marche incertaine et tranquille. Mais on a eu le temps, si l'on se trouvait assez près de lui, de voir sur son visage et par le mouvement de sa personne tous les symptômes de l'horreur.

Ses sourcils remontent, ses yeux s'agrandissent, sa bouche s'ouvre pour crier, ses doigts s'écartent et se crispent sur l'invisible. Il reste un instant atterré.

Ce sont les premiers symptômes, peut-être, de quelque maladie agitante et paralysante. L'homme est un faible nerveux, facilement impressionnable, enclin à se créer à lui-même des spectacles affreux. Ce recul, ces mains affolées, cette bouche ouverte pour l'appel, c'est la révélation d'un vague songe tourné à l'horrible. Ce passant, éveillé, marchant, rêvassait comme à l'heure du sommeil, et sa rêverie est devenue cauchemar. Il s'est vu supplicié, les yeux crevés, la langue arrachée, il s'est vu guillotiné, brûlé, écorché. Il est bien frappé de la foudre, mais d'une foudre imaginaire qui gronde en lui, le sillonne et le calcine, et il se réveille, tout pantelant, épuisé, au milieu de la foule, pour retomber bientôt à la somnolence, au rêve et au cauchemar.

# JE NE CÉDERAI PAS

Dans ces grandes foules qui passent avec un mouvement et un bruit de fleuves, il y a des agités singuliers. Ils ont perdu la notion de ce qui les entoure, ils marchent par mouvement d'habitude, les yeux grands ouverts, mais le regard est en-dedans. Ils sont en proie à l'idée fixe, ou peut-être envahis par quelque vague songerie qui dégage autour d'eux une atmosphère de torpeur.

J'en vis un, l'autre soir, qui apparut d'une allure énergique dans une zone de clarté. C'était un violent qui semblait vouloir défoncer le trottoir de son coup de talon, qui jetait en avant ses deux poings fermés, et relevant la tête, les yeux ardents, affirmait à haute voix

à la foule bénévole et stupéfaite : « Non, je ne céderai pas ! »

Les rangs pressés de la population s'ouvraient devant lui, instinctivement. Sans doute le prenait-on pour un fou, et craignait-on de le voir se précipiter sur n'importe qui, une arme à la main, comme celui-là, qui un jour, massacra autour de lui, à coups de revolver, les gens qui attendaient les omnibus près le passage de l'Opéra.

Mais celui-ci était un concentré, qui affirmait seulement, parmi les hommes indifférents, la résolution farouche de rester lui-même. Je le revis, au hasard de la promenade, revenant au même chemin, creusant de nouveau un sillage dans la foule, répétant à voix haute qu'il ne céderait pas, et faisant circuler ainsi au boulevard banal l'annonce de la volonté, la réclame de l'obstination.

# LA TOUSSAINT

Le 1er novembre, jour de la Toussaint, est en harmonie avec le décor d'automne : un soleil rouge noyé dans la brume, — une atmosphère rayée de pluie. Les dernières promenades de la saison ont lieu aux cimetières. La foule s'en va, vers les cyprès et les tombes, comme elle va, au printemps vers la rivière moirée et le renouveau des feuilles.

Les tombes illustres sont entourées de groupes, la curiosité les assiège, de même que les défilés officiels et les grands enterrements. Les tombes luxueuses sont ornées à profusion, elles reçoivent les visites, comme autrefois ceux qu'elles logent voyaient venir les congratulations, les bonbons et les fleurs des fêtes et

les premiers janviers. De pauvres tombes sont délaissées, connaissent le même sort d'oubli et de dédain, qui fut le sort, dans la vie, de ceux qu'elles récèlent à jamais.

C'est la prolongation sociale, la vie encore affirmée par la mort.

C'est aussi peut-être le charme et la beauté de la fête des Morts. Le sort de l'individu disparaît, l'idée nette de la destinée humaine surgit. La terre est un immense cimetière. Nous marchons sur un charnier, sur un sol fait de l'amoncellement des générations. Tant mieux si nous avons la conscience que nous sommes de l'humanité continuée, et que nous serons continués à notre tour. Nous qui vivons pendant un moment, nous représentons tout ce qui nous a précédé et nous annonçons tout ce qui nous suivra.

La fête des morts, c'est aussi la fête des vivants, d'aujourd'hui et de demain.

# JOUR DES MORTS

La vie, la mort, — elles se confondent. Depuis l'instant de notre naissance, chacun de nos mouvements nous rapproche de la tombe. Avant même d'être nés, nous étions condamnés à la disparition par la loi de transformation perpétuelle qui régit l'univers. La songerie, d'ailleurs, pour peu qu'elle s'arrête sur ces fatalités, ne distingue plus guère ce qui est vivant de ce qui est mort, dans le grand ensemble des choses. Tous les morts vivent en nous, et nous, nous sommes déjà morts, et tous ceux qui nous suivront.

L'usage existe de ne réfléchir à ce destin qu'une fois par an. A date fixe, au début du gris novembre, il y a un jour, qui est un jour

férié, où la foule part pour la promenade des cimetières, où les plus oublieux ornent comme un autel la pierre tombale sur laquelle croissent pendant tout le reste de l'année les herbes folles et les tristes scabieuses.

La veille, peut-être, on a prévu cette visite annuelle, et le lendemain encore, on en aura le souvenir. Beaucoup règlent ainsi, en une fois, au jour convenu, le compte de leurs regrets et de leurs mélancolies, et c'est le calendrier qui les rappelle aux convenances de leur deuil. Pour ceux qui n'oublient pas, ils n'ont besoin ni du glas des églises, ni de l'odeur amère des chrysanthèmes. Ils ont en eux leurs tombes et leurs immortelles, et leur pensée encore vivante ressuscite sans cesse et sauvegarde la pensée des morts.

# VISAGES DU JOUR

Dans un petit théâtre du boulevard, pendant que retentissait la musique de fer blanc d'une opérette, un phénomène particulier prit mon attention. La scène était occupée par un grand nombre de femmes, très visibles dans la clarté de la lumière électrique. Dans la salle également lumineuse, beaucoup de femmes aussi, à l'orchestre et dans les baignoires, au balcon et dans les loges. A cela, rien d'inattendu. Ma surprise fut, tout à coup, de découvrir à ces femmes rassemblées, une extraordinaire ressemblance de visage, un même air de race, de famille.

Je me crus d'abord atteint d'une légère, fugitive hallucination, où la réalité chavire, où

l'esprit impose sa fantaisie au spectacle environnant. Je regardai mieux, pendant la représentation et l'entr'acte, et je pus me convaincre que la première observation rapide avait été juste. Un même type de femme prédominait, se multipliait partout, comme en un miroir à facettes, parmi les spectatrices comme parmi les chanteuses et les figurantes.

Toutes avaient le petit front dur, impénétrable, les yeux gris et fins, le petit nez à l'évent, comique et spirituel, du XVIII^e^ siècle, la bouche en dehors, bien dessinée en accent circonflexe. Ce centre du visage, les yeux clairs et incertains, le nez français, la bouche gourmande comme chez les enfants, avait un réel charme. Le front était plutôt irritant, et malheureusement, le bas de la figure tombait lourdement, au gras menton, trop long, trop rond.

En somme, peu importait le type. L'étonnant n'était-il pas cette similitude ? Ne faut-il pas en conclure que la galanterie, l'amour, obéissent, comme le reste, aux lois changeantes de la mode ? et que tous les hommes qui étaient là, occupés de leurs protégées apparues sur la scène, ou accompagnés de leurs camarades, exécutaient par leur choix les décrets anonymes de cette mode toute puissante ? Ces élégants irréprochables, de même qu'ils apportent un goût spontanément semblable à choisir leurs chapeaux, leurs bottines, leurs

cravates, ne révéleraient-ils pas la même entente mystérieuse de dandysme à choisir leurs maîtresses ?

Et celles-ci, à leur tour, peut-être qu'elles savent génialement prévenir les changements périodiques, forcer leurs visages aux transformations nécessaires, arborer des yeux nouveaux, modeler leur nez, dessiner leur bouche, devenir d'autres femmes d'apparence, en restant secrètement et ironiquement les mêmes.

# JEUNE FILLE

Parmi les visages mornes et préoccupés des passants, un visage de jeune fille apparaît parfois, dégageant une lumière indicible. Sur la chair délicate, c'est un triomphe nouveau de la vie. Le monde infini des sensations s'éveille dans les yeux clairs et au fin dessin de la bouche prête au sourire. Tout ce qui reste de l'enfance inconsciemment heureuse s'épanouit pour la transformation. L'être de demain s'affirme à travers l'être d'aujourd'hui. C'est une promesse qui passe.

On la voit à peine, tant son allure est vive. La petite fée parée de toutes les grâces, pourvue de tous les dons, ne s'attarde pas en cette lourde foule, parmi le monde pesant des

intérêts en marche. C'est ainsi qu'elle exprime si bien la nouveauté et la si prochaine disparition de la jeunesse. Elle vient, elle est là, et elle n'est déjà plus, entraînée par sa course, disparue dans le mystère.

Mais elle aura vécu cette minute fugitive, dont elle aura plus tard la pleine conscience. Elle surgit pendant un instant en petite dominatrice, fringante et heureuse au milieu de la ville comme une jolie bête libre et douce au fond des bois. Sur son visage nacré, il y a le signe d'une victoire. Elle va vers le destin la tête levée, elle semble proposer à la vie un défi, — que la vie, hélas ! accepte toujours.

# AUTREFOIS BELLE

La femme dont on commence à dire qu'elle fut autrefois belle peut garder la grâce mélancolique et suprême, si son visage n'est pas gâté par l'injure des fards, le mensonge du masque fabriqué.

Celle qui fut de chair saine et qui vécut logiquement, ignorante des artifices inutiles et des mauvaises ivresses, peut manifester jusqu'à la fin le souvenir visible de sa beauté. Elle vivra un long et délicieux crépuscule où il restera de la pure lumière de l'aube attardée parmi les feux finissants du jour.

La nature, en elle, aura son fatal accomplissement, mais combien elle sera différente de ces pauvres monstres de femmes, teints, car-

minés, bleuis, graissés, émaillés, d'une défense si ridicule contre le temps insensible et l'échéance inexorable. Celle-ci, qui accepte, garde une vigueur et une ardeur d'héroïne. Il peut y avoir sur ses joues les veinules rougies des pampres et les rousseurs de l'automne, mais elle sourit d'un sourire couleur de rose, et sa jeunesse se réjouit pour toujours dans ses doux yeux étincelants. Comme elle a défié la vie, elle défie le temps, la vieillesse, la mort, et l'autrefois belle reste belle en restant vraie.

# HOMME A FEMMES

La dénomination, tout d'abord, ne semble exister que pour constater l'attrait naturel des sexes. Il s'agit pourtant d'une catégorie très spéciale. L'homme à femmes est l'homme qui a pour principale occupation, et souvent pour seule occupation, de faire la cour aux femmes, de les séduire, et de les quitter pour courir après d'autres passantes.

Car le Don Juan ordinairement épais qui est en question n'y met pas grandes nuances. Il ne choisit guère. Il aime toutes les femmes, en bloc, et prend celles que le hasard lui amène et lui livre. Il est fort, naturellement, dans l'exercice de sa profession, et il parvient souvent, pas aussi souvent, toutefois, qu'il le

dit, au but qu'il s'est proposé. A force de réfléchir sur la matière, quoique ses réflexions soient grasses et peu intéressantes, il arrive à une certaine dextérité de manipulation.

Le gibier qu'il chasse n'est pas, non plus, difficile à prendre, puisque habituellement, ce gibier est lui-même chasseur.

Les bonnes fortunes de l'homme à femmes, quoique précédées de simagrées, de discours, de combinaisons, de rendez-vous, de faux départs, de refus pour rire, de marivaudages dilués par les dialogues que l'on peut supposer, — ces bonnes fortunes-là équivalent presque toujours aux rencontres tolérées avec la Vénus des carrefours, aux passes amoureuses dont la durée et le prix ont été convenus d'avance. L'homme à femmes n'en croit rien, mais la femme à hommes, qui est plus fine et mieux renseignée, le sait bien, elle, et ne se tait que pour aider à l'illusion nécessaire.

# LA FEMME ACTRICE

Telle femme qui évolue dans le milieu à la mode est une actrice, tout comme celle qui monte sur les planches. Elle peut rarement garder intacte sa vraie nature, on ne la connaît guère, et elle arrive fort bien à ne plus se connaître elle-même.

Toujours elle est en scène, le visage et le maintien composés, prononçant indifféremment les paroles de la conversation comme elle prononcerait les phrases d'un rôle.

C'est le souci de la robe et de la parure qui a commencé la transformation de l'être naturel en personnage factice. Le vêtement est bien ici le costume qui déguise. Changer de toilette, réapparaître d'une manière inatten-

due, se refaire une individualité d'apparence comme si elle débutait chaque fois dans une nouvelle pièce, c'est la préoccupation devenue constante, de la comédienne volontaire. A moins qu'elle ne s'immobilise dans un grand premier rôle pour lequel elle se croit des aptitudes spéciales, qu'elle ne s'imagine continuer quelque figure historique avec laquelle on lui a découvert une lointaine ressemblance, de jour en jour plus précisée, par son enfantine exaltation.

Mais toutes, avec des nuances, songent à paraître au rebours de la vie, et il est permis de supposer, que même aux instants de solitude devant son miroir, la femme actrice, oubliant le réel, ne songe qu'à la chimérique importance de ses entrées, de ses sorties, de ses réparties, de ses silences.

# LES ACTEURS

Du fond d'une baignoire, je regardais les acteurs et les actrices sur la scène. L'espace occupé par les spectateurs disparaissait. Il n'y avait plus, par l'ouverture découpée en carré, qu'une fenêtre ouverte sur un spectacle d'existence. Je voyais des femmes, des hommes, aller et venir dans un salon, gesticuler, se fâcher, se calmer. Les hommes prenaient les femmes dans leurs bras, sanglotaient de passion. Les femmes riaient, les hommes se lamentaient. Il y avait aussi des provocations, des pantomimes violentes. La pièce finissait tristement, comme cela arrive dans la vie.

Les paroles prononcées étaient sans doute plus convenues. C'est la vérité du dialogue qui

est surtout rare au théâtre. Pourtant, les phrases arrivaient si lointaines, si à demi-entendues, à la place où je me trouvais, que l'illusion, par là encore, se manifestait.

La pensée qui me hanta pendant cette représentation concerna les acteurs : ces hommes, ces femmes, pendant cinquante, pendant cent représentations allaient cesser d'être eux-mêmes, tous les jours, de huit heures à minuit. Je sais que le comédien doit rester maître de son art, et qu'il peut simuler froidement l'émotion qu'il exprime. Il y a néanmoins ici, en y réfléchissant, un cas étrange de dédoublement de la personnalité. Selon les individus, il peut y avoir, il y a certainement, des minutes troubles, au coucher, au réveil, où l'acteur, l'actrice sont dominés par l'habitude d'une vie créée par le drame, d'une vie factice, sans prolongement, mais qui ne se confond pas moins avec la vie réelle.

Certains peuvent avoir des doutes sur leur personnalité, s'agiter et penser dans un bizarre somnambulisme, arriver peut-être à vivre seulement sur les planches, et à attendre passivement tout le jour, sans vivre, cette vie falote du soir, pour vivre.

# LE TÉNOR

Il règne à Londres, à Paris, à Vienne, ou en Amérique. Les appointements, cela va sans dire, sont fabuleux. Parmi les musiciens que le chanteur honore de son interprétation, il y a sûrement de grands artistes qui ont connu les rebuffades des directeurs, les injures des critiques, les ignorances de la foule, et qui vécurent des vies de misère et d'humiliation. C'est la marche ordinaire des choses. Ce n'étaient que des compositeurs. L'équilibre se rétablit quand les chanteurs viennent à leur tour et font la récolte.

Le ténor en vedette accepte ou n'accepte pas les rôles, ajourne un musicien à un, deux, trois hivers. Il est l'homme qui se trouve être né

avec un larynx spécial, et les puissances étrangères se coalisent pour nous l'enlever lorsqu'il en apparaît un parmi nous. Il correspond avec les reines et les impératrices qui lui demandent son jour, qui remettent des voyages et des réceptions pour ne pas gêner le faiseur de roulades à la mode. Celui-ci détache une feuille de son block-notes, il assigne un rendez-vous, et il fait prendre la file à Sa Majesté.

Quelle revanche est celle du public, après qu'il a été mis au courant de ces habitudes aristocratiques et de ces dédains vraiment magnifiques, lorsque le ténor vient enfin travailler sur la scène à cinq cents francs la syllabe ! Quelle joie de le voir arrondir la bouche, suer sang et eau, se congestionner, mettre sur son cœur une main aux doigts écartés, se démener en bottes et en pourpoint tout au long de la rampe !

# DANSEUSES

Pendant que le ballet s'annonce à l'orchestre, les danseuses entrent à pas tranquilles, les bras pendants, les mains appuyées sur le devant de la jupe, relevée derrière. Apparues ainsi, dans une neige de tulle et de mousseline, elles s'avancent sur la scène, avec le mouvement saccadé, les plumes bouffantes de poules qui vont picorer.

Les ailes leur viennent rapidement, et la tranquille basse-cour devient une volière magique. Les paisibles oiseaux de tout à l'heure sont devenus brusquement, emportés par le rythme, rapides et tournoyants, visibles à la fois sur tous les points de la scène. Les pieds qui marchaient paresseusement se sont

transformés comme au contact d'une force mystérieuse, d'une électricité devenue la maîtresse fluidique du sol.

Exaltée et sérieuse, folle et mathématique, la danseuse surgit en une représentation animée d'une pensée d'artiste maîtresse de son art. Elle bondit et s'envole, passe comme un caprice, palpite dans la lumière artificielle comme un papillon frémissant dans l'atmosphère du soleil. Mais son délire est un savant délire, ses pieds frénétiques suivent sans jamais l'enfreindre la ligne invisible et exacte qui est là, sur le parquet, tracée en zigzags et en circuits par la musique, ennemie du hasard, sûre comme le calcul, démonstrative comme l'algèbre.

# LA LEÇON DU GYMNASTE

C'est une leçon de volonté.

Le spectacle est beau par lui-même, délicieusement reposant, par sa voltige muette, de tant de spectacles où l'on parle. Il y a une joie des yeux et de l'esprit à suivre les arabesques savantes et sûres des corps sveltes, lancés dans l'espace, et venant d'un mouvement si précis prendre leur place au point assigné. Le pied vient se poser, sur une corde, sur la barre d'un trapèze, de la même manière légère que l'oiseau arrive sur la branche. L'individu tourne sur lui-même, vire en tous sens dans le vide, avec la souplesse rapide du poisson dans l'eau. La musique d'un violon qui semble respirer, suspendre sa respiration,

rire, pleurer, très doucement, rythme les courses aériennes et crée l'émotion du silence.

Aux moments difficiles, tous les assistants, immobiles, les yeux levés, liés au sort de l'audacieux, donnent l'impression d'une solidarité réelle, comme s'il s'agissait d'un acte héroïque accompli pour le salut de tous. Il n'y a pas seulement curiosité du tour de force, attente de l'accident possible. Il y a désir de la réussite, enorgueillissement de la vaillante adresse de l'homme, du semblable. Observez la détente, le soupir de joie, les applaudissements et les acclamations lorsque la minute du péril est passée.

Mais c'est surtout un enseignement viril qui est donné par le gymnaste. Il accomplit ces prodiges d'équilibre, de légèreté, d'adresse, parce qu'il le *veut* ainsi. Et si nous nous sentons impuissants à nous mouvoir comme lui dans l'espace, nous pouvons bien essayer, chacun dans notre rôle, de faire décrire des arabesques gracieuses à nos songeries, et d'assigner une discipline et une arrivée précise à nos idées.

# LE JONGLEUR

Imaginez un monsieur quelconque, avec chapeau haute forme, monocle à l'œil, cigare au bec, parapluie à la main. Tout à coup, ces objets le quittent, projetés en l'air, puis attirés comme fluidiquement, et parcourant autour de l'homme un tracé elliptique. Le guéridon et la lampe proches sont aussi conviés à entrer dans le mouvement, et ils y entrent.

Instantanément, ce mouvement cesse, le chapeau revient sur la tête, le monocle se réincruste dans l'arcade sourcillère, le cigare revient allumé se faire fumer, et le parapluie bien tenu en main se déploie sous l'averse possible. Le monsieur tranquille est revenu, marche d'un pas égal, indifférent en apparence après

s'être amusé comme un dieu, donnant la sensation rassurante qu'il a jonglé supérieurement avec ses joies et ses peines, et qu'il reprend sa promenade.

# LUTTEURS

La lutte, — aux cirques et dans les établissements à promenoirs, — a toujours un public. Les filles qui circulent, les messieurs qui les reluquent, les désœuvrés du monde, les peintres curieux de lignes, les littérateurs à la recherche d'observations, ce monde se passionne, ou fait semblant de se passionner, pour les manifestations de la force physique et les mouvements du corps humain.

Tous se récrient devant l'athlète haut de stature, épais d'encolure, au dos et au thorax mamelonnés, aux jambes et aux bras noueux comme des câbles. C'est une joie des amateurs lorsque l'hercule joue avec un adversaire, comme le chat avec la souris, le prend, le

quitte, le reprend, le fait sauter en l'air, le saisit aux bras, à la taille, au col, de ses deux mains énormes, capables de plier des reins de mastodonte.

Parfois, c'est le petit, moins musclé, mais plus agile et plus savant, qui couche son ennemi sur le tapis, force les deux formidables épaules à toucher le sol. Les enthousiastes peuvent alors déclarer que David, encore une fois, à eu raison de Goliath.

Après cela, des spectateurs, qui ne sont pas moins enthousiastes que les enthousiastes, prétendent que ces attaques et ces ripostes sont souvent réglées d'avance, et que l'on n'assiste jamais qu'à des simulacres de luttes. Qu'importe ! Que les luttes soient sincères ou non, qu'est-ce que cela peut bien faire aux gens qui les regardent ? Il suffit que les lutteurs fassent éprouver la sensation de la vérité aux yeux qui les observent. De même les acteurs qui jouent une comédie ou un drame n'ont pas besoin de nous fournir les vrais rires et les vraies larmes qui sont dans la vie, les manifestations des plaisirs et des peines.

Le sculpteur et le peintre trouveraient, comme l'ont fait les artistes du Japon, les éléments de chefs-d'œuvre de force et de souplesse dans les enlacements des deux corps, les bras qui ceinturent les tailles, les mains qui

s'aplatissent sur les nuques, les jambes qui s'étendent et qui rampent lentement. Ce sont parfois de brusques mouvements, d'agiles bondissements de panthères, et parfois, de lentes approches pareilles à des glissements de félins, à des déroulements d'anneaux de boas.

Il n'en faut pas davantage, et la lutte sans rage meurtrière est suffisamment sérieuse. Il y a presque partout du simulacre et du convenu, les spectateurs en ont eu, en ont ou en auront dans leur existence, et c'est à chacun son tour de toucher le sol des deux épaules, et de prendre ensuite des airs triomphants. Il y a donc tout le symbole nécessaire dans les exercices d'adresse des lutteurs, et il ne devrait venir à l'esprit de personne de réclamer là un inattendu qui n'est nulle part.

# LE SPECTATEUR

Le littérateur traduit en justice pour délit de droit commun est une exception. La statistique que l'on pourrait établir à ce sujet serait fort restreinte, et il est aisé de rechercher et de dire les raisons de cet état de choses.

Elles tiennent à une spéciale éducation du cerveau, à des habitudes d'esprit, à un arrangement de vie particulier. Par profession, le littérateur est éloigné de la vulgaire aventure d'argent, et même de l'aventure passionnelle et criminelle. Ni gibier de correctionnelle, ni héros de Cour d'assises.

Le littérateur est habituellement un homme qui n'agit guère. Il peut avoir vécu, il peut vivre, et il vit, d'une vie intérieure ardente,

mais il organise rarement son existence pour les scènes en dehors, les péripéties mouvementées, les dénouements bruyants. Il est spectateur attentif, et non acteur brûlant les planches.

Il sait que ce ne sont pas les plus encombrantes manifestations qui donnent les sensations les plus aiguës, les plus profondes, les plus durables. Il a, forcément, quelque peu étendus que soient ses entours, sa part d'émotion humaine. Il s'en tient là. Il sait de plus que la vie est courte, qu'il n'a pas trop d'heures à donner au travail, et il ne va pas se distraire dans les équipées qui prennent le temps, le talent et la cervelle. Il est donc à l'abri, — par état, on peut le dire, en mettant les choses au pis, en ne tenant nul compte de ses droits instincts, de sa délicatesse naturelle, — il est à l'abri des imprudences dangereuses et des faiblesses criminelles. Les hommes qu'il regarde aller et venir sont bien assez agissants, assez intéressants, assez passionnés, assez maladroits, pour qu'il se contente de reproduire leurs manières d'être, sans compliquer la mêlée universelle par sa gesticulation non moins médiocre que celles de ses congénères.

Interrogez un homme de lettres sur la façon dont il a vécu, il vous répondra que la recherche de ses phrases a été une grande et despotique occupation de son existence, sans préju-

dice du temps donné à l'observation et à la réflexion.

Fiction d'art ! vie artificielle ! C'est possible. Qu'importe, si la distraction intellectuelle donne toutes les amertumes du doute et de la non-réussite, toutes les joies du désir et de la réalisation. C'est, si vous voulez, la parodie de l'action. Mais qui oserait dire que la parodie est inférieure à la courte et inexplicable agitation de la vie.

# L'ACTION

Le littérateur que je crois définir comme n'agissant guère pour son compte, spectateur de l'action des autres, se trouve donc désintéressé, par profession, de quantité de besognes commandées par le pouvoir de l'argent et par la vanité de paraître. Mais, par un singulier phénomène en retour, il peut se trouver tout de même que cette existence contemplative soit une existence agissante.

Exprimer l'ensemble des choses, donner l'hospitalité de la page écrite aux formes passagères, résumer l'agitation en aspects significatifs, révéler l'humanité à elle-même, c'est travailler à l'œuvre de continuelle évolution, c'est créer de la vie, et créer de la vie, c'est agir.

Les grands hommes de la pensée et de l'art ont merveilleusement accompli ce programme, et tout en paraissant assister, immobiles, au défilé de tous, à la bataille universelle, il ont vécu intérieurement des vies multiples.

Le génie et le talent ne sont pas en partage égal à tous ceux qui partent aux jours de la jeunesse, avec l'ambition de faire œuvre d'utilité et de beauté. Il est déjà beau d'avoir eu cette ambition d'une pensée haute et d'un art personnel. Toutefois, ce qui est commun à tous, aux plus humbles comme aux plus grands, c'est l'influence exercée, sur plus ou moins d'êtres, à plus ou moins longue portée, mais influence certaine, impossible à nier. Savoir cela, c'est avoir le sentiment de sa responsabilité, c'est essayer de devenir conscient, c'est agir.

# NE RIEN POSSÉDER

Jouir de tout, ne rien posséder, — c'est une formule que l'esprit admet fort bien. Pourquoi faut-il que l'homme ait cette faculté de concevoir un tel programme de sagesse, et qu'il y ait, en dehors de lui et en lui-même, tant d'obstacles à l'application ?

Certains, pourtant, ont vécu selon cette conception désintéressée et extraordinairement raisonnable. C'est que ceux-là avaient réfréné en eux le sentiment de la propriété. Le désir de la possession, qui est productif d'efforts, de travaux, un excitant à vivre, à conquérir, est aussi une source de maux sans nombre, de vilenies, de vols, de crimes, et tout considéré, plus nuisible qu'utile à l'humanité.

On peut rêver et prévoir pour cette humanité un état supérieur où elle produira pour produire, où elle travaillera pour la joie de créer.

Même, dans l'état présent, si la société garantissait seulement à tout sociétaire le repos de la vieillesse, une fin d'existence non livrée au hasard, à l'abomination de l'abandon, n'imaginez-vous pas un homme jouissant de toutes les choses généralement enviées sans en posséder aucune ? N'a-t-il pas, ouverts à ses promenades et à ses rêveries, tous les palais, tous les parcs, tous les jardins ? Toutes les œuvres d'art du Louvre, tous les livres de la Bibliothèque, sont à lui. A lui seul, il possède les trésors légués à tous par l'humanité, et il est le maître de la ville et de la campagne. Il est le propriétaire de tout ce qui existe, des verdures, de l'eau, de l'air, des nuées, de la lumière des astres.

Il ne lui manque que de pouvoir se réjouir de la vie avec sécurité.

# A TABLE

A table, parfois, si l'on s'avise de regarder, de réellement voir, et de réfléchir, on connaît un effroi particulier, le dégoût et aussi la nausée. C'est le spectacle des viandes qui surexcite ainsi la nervosité du convive.

Le beefteack, la côtelette, le gigot, le jambon, passe encore, ce sont devenus objets spéciaux, ayant pris une forme nouvelle, et qui ne font plus guère penser au porc, au mouton, au bœuf. Mais de voir apparaître un animal entier, dressé sur un plat, il naît souvent en nous une répulsion et une protestation. Les oiseaux avec leur tête, leur pattes, leurs plumes disposées en éventail, les têtes de petits veaux, telles qu'elles sont servies en province, tout

entières, préparées, la cervelle visible et offerte par le crâne trépané, les lièvres, les lapins, — vraiment, ces aspects d'êtres qui ont vécu, sont faits pour remplir de mélancolie les dîneurs les plus affamés. A voir dépecer, découper ces individus inférieurs, sacrifiés à notre besoin de vivre, à voir se ruer les appétits sur ces viandes pâles, couleur de mort, ou qui saignent encore, on peut éprouver une gêne, connaître la hâte d'en avoir fini et de s'en aller. Parmi les hommes d'aujourd'hui, beaucoup sont restés les mangeurs de viandes crues des jours lointains, d'autres ne sont ainsi que par intermittences. Les premiers apparaissent alors aux seconds des voraces grossiers et insupportables, le dîner bien ordonné devient un festin de carnivores où l'on se partage des cadavres.

Car ce sont bien des cadavres qui sont là, parmi les fleurs et les lumières. Des lapereaux de garenne rôtis, vus ainsi, la tête expressive, les pattes en l'air, comme pour demander grâce, semblent de pauvres enfants écorchés et préparés pour une réunion d'ogres. Et je vis, ou je crus voir, chez plusieurs convives, le malaise que j'éprouvais et le désir de quelques mets innocents, de petits pois, de salade, de fraises, d'un biscuit trempé dans un vin cordial.

# MONSIEUR LE CURÉ

Sous cette dénomination, qui signifie ici un type social, m'apparaît surtout l'ecclésiastique ayant pris son parti du milieu où il doit vivre. Il accepte avec tranquillité les charges de sa profession. Il accomplit sans ardeur ses devoirs évangéliques. Les visites qu'il reçoit, les distractions qu'il prend, se classent à leur place, entre messe et vêpres. Les fêtes carillonnées, les exercices de dévotion supplémentaires : adorations perpétuelles, offices du soir, saluts, travaux de confrérie, etc., le mettent en valeur à ses propres yeux, il se voit actif et surmené comme un chef de bureau ou un commerçant qui double brillamment le cap d'un inventaire ou d'une échéance. A ces moments, sa cour de

dévotes l'admire, les doux murmures et les chuchotements lui sont des acclamations et des apothéoses. On l'attend à la sacristie comme s'il revenait de travaux surhumains et d'expéditions dangereuses. Aux jours des confessions accumulées, il apparaît vraiment las, il succombe sous le fardeau pesant des fautes vénielles dont les puériles créatures l'ont chargé sans pitié.

En dehors de ce travail réglé et de cet imprévu prévu, M. le curé est tranquille comme Baptiste. Il est en paix avec le gouvernement, il ignore les mécréants, il accueille qui vient, il ne court pas après qui se sauve.

S'il a la foi, il n'a pas la foi violente, persécutrice, insatiable. S'il donne la sensation qu'il est le serviteur prudent d'une religion à son déclin, tant pis.

Ce n'est pas la faute de M. le curé : le temps veut cela, et après tout, les choses sont encore acceptables. Le fromage où M. le curé s'est retiré n'est plus le bon fromage d'autrefois, fortifié comme une citadelle, gardé par des travaux avancés, protégé par des troupes vaillantes. Il est un peu en ruines et en miettes. Mais on vit encore très bien dans les ruines et on se nourrit longtemps de miettes.

# CURÉ DE CAMPAGNE

Le curé du vrai fond de la campagne, celui qui habite près l'église et le cimetière, au centre de quelques maisons entourées de purin, ce curé là est un paysan parmi les paysans. Il est du pays, ou d'un pays semblable, il n'a pas eu grand effort à faire pour changer de condition. Souvent il vit en petit fermier, donne une bonne partie de son temps au jardin potager, au verger et au pré, élève un veau, une jument, engraisse un cochon. Selon la saison, son existence se distrait du paisible mystère de la pêche et des péripéties de la chasse. Si triste que soit le village, si humble que soit la maison du curé, il est bon de rentrer harassé, au soir, de humer, en passant

devant la cuisine, le parfum du bouillon, de s'asseoir, près du feu, au creux d'un vieux fauteuil, dans la salle emplie d'une odeur de poires.

Si le curé de campagne habite parmi des pauvres, il est pauvre. S'il y a quelque aisance, il s'en ressent. La dîme, abolie légalement, persiste sous les formes anciennes, en beurre, en œufs, en poulets, et M. le curé n'a garde de manquer sa tournée. Les biens de la terre réjouissent le cœur de l'homme, et il est bon de prendre des acomptes sur le paradis. Celui-ci en prend, le plus qu'il peut. Il lésine rarement. Bien reçu, il aime bien recevoir. La table de ses dîners priés est confortable, la conversation y est grosse, mais de belle humeur, le vin du dessert achève de délier les langues, et il n'est pas rare que les chansons précèdent les actions de grâces.

Il y a des curés de campagne, trop mal lotis, ou d'estomac condamné, qui sont hargneux comme les loups. Mais d'autres, tranquilles, passent d'une allure débonnaire de leur autel à leur salle à manger, heureux de leur irresponsabilité. Ce sont de bons pasteurs installés au milieu du village, et rien ne saurait troubler leur sérénité, depuis le fin matin où ils donnent à manger à leurs poules, jusqu'au couchant où ils ramènent leur vache de la pâture en lisant leur bréviaire.

# CURÉ DE VILLE

Ville de province ou quartier de Paris, toute l'existence cachée se concentre dans sa mémoire. Il est autrement renseigné que le préfet et le maire, le député et le conseiller municipal. Par la confession, il sait non seulement ses amis, ses alliés, mais encore et surtout ses adversaires. Quel mécréant n'a une femme, une fille, s'échappant, furtive, du logis, pour aller chuchoter les secrets de son chez elle à travers le traître judas du confessionnal ?

Lorsque le curé de ville se promène au long des avenues ou dans le dédale des ruelles, c'est en réalité son domaine moral qu'il parcourt. Tout en répondant aux discrets bonjours, il mesure à enjambées souples, de son pas ecclé-

siastique, l'étendue de son district spirituel. Par les carreaux des boutiques, à travers les rideaux des fenêtres, au delà des portes massives et des murs épais, il sait quels sentiments éclosent, quelles passions couvent, quels vices mijotent. S'il n'a plus la domination temporelle, le pouvoir absolu servi par le bras séculier, son règne morcelé n'en est pas moins sûr. Il peut être le rôdeur vigilant autour des faibles esprits et des cœurs fragiles, celui qui entre sans bruit et s'installe en maître subtil dans les consciences, l'adroit crocheteur qui ouvre toutes les serrures de ses mains de velours.

Même celui qui ne se sert pas toujours inexorablement des moyens dont il dispose, même celui qui n'accomplit qu'une partie de sa fonction, celui-là se trouve avoir assez fait pour l'Église, puisqu'il a façonné l'enfance et conquis les femmes futures en capturant les fillettes. S'il faiblit ça et là, c'est par prudence, peur de l'opinion, ou par égoïsme humain, désir de repos. Il reste à ce curé circonspect, pour tromper son activité et occuper ses loisirs, le ménage de son église, les conversations bourgeoises et mondaines, les comptes de sa gouvernante, le soin de sa bibliothèque, ou plus simplement, les complications d'une partie d'échecs et le calmant d'une bonne pipe de bon tabac.

# NOUVEAUX PETITS ABBÉS

Les abbés du XVIII^e siècle, figurants des petits levers et des petits soupers, causeurs de boudoirs et de ruelles, ont pour successeurs, en marge du clergé régulier, les abbés précepteurs d'aujourd'hui. L'irrégularité de la fonction, c'est la ressemblance. Ceux de maintenant, comme ceux d'autrefois, ont cherché à accommoder leur caractère sacré aux usages du temps, et ils y ont également réussi. Ils évitent ainsi, en jouant les professeurs libres, les faibles émoluments des curés de campagne, la vie matérielle mise un peu à l'enjeu, selon la ferveur du milieu, la longueur de temps nécessaire à l'avancement. Immédiatement, ils sont lotis.

Il est bien rare qu'ils ne trouvent pas le placement de leur latin. Dans la couche sociale où il exerce, l'abbé précepteur est de mise, comme l'intendant, le maître d'hôtel, le piqueur, la gouvernante anglaise, la bonne luxembourgeoise. Il fait partie du personnel du château, il joue son rôle d'utilité dans la comédie aristocratique, bourgeoise, mondaine.

Qu'il y en ait, parmi eux, à prendre au sérieux le rôle, à essayer et à réussir la mission qui leur est confiée, on peut le croire volontiers : ceux-là ont un souci de leur responsabilité, ou simplement le goût de leur métier, ce qui est quelque chose.

Pour d'autres, ils accomplissent leur mission aussi machinalement qu'ils disent leur messe. Ils ne sont que des gens en place, préoccupés d'appointements, du nombre des plats qui passent à table, des jupons qui les frôlent dans les couloirs, des chances d'avenir qui s'offrent à eux par les caractères, les passions, les manies de leurs hôtes. C'est le même parasitisme qu'il y a cent cinquante ans, avec l'hypocrisie en plus. Le petit abbé scélérat et coquet, le chérubin greluchon d'avant la débâcle révolutionnaire, s'est conformé pratiquement aux nouvelles mœurs dirigeantes, et il s'est fait éducateur de la jeunesse.

# SAVANT ABBÉ

C'est un personnage tout récent, en apparence. Car il exista de tout temps dans l'Église. De combien d'affamés de science, de curieux des mystères de la nature, d'amoureux d'étude, le cloître et la paroisse n'ont-ils pas été les refuges ? Là seulement, aux temps de barbarie et d'ignorance, il pouvait y avoir quelque sécurité pour la recherche et pour la trouvaille. Tout naturellement se cachèrent au creux de la cellule les possédés du désir de savoir. L'ecclésiastique n'était-il pas celui qui avait le droit, le devoir de tout connaître ? Chez d'autres, ce fut le crime puni du bûcher. Chez lui, nécessité de profession.

Aujourd'hui, le prétexte est inutile. C'est la

différence intervenue. Le savant abbé court le monde. Issu de fortes études, libre par la fortune, ou sachant régler l'emploi d'un mince revenu, il vit selon son goût, se promène en uniforme dans toutes les régions qui semblaient devoir lui être fermées. Il aborde tous les ordres de connaissance, tous les thèmes de pensée, sans aucune précaution d'exorcisme. Il est explorateur, chimiste, physicien, linguiste, astronome, historien, philosophe, de la même manière que les laïques restés maîtres de leur action. On oublierait, devant le savant abbé, si ce n'étaient le costume et la tonsure, qu'il a prononcé des vœux et abdiqué sa volonté, tant il s'attache à faire disparaître son origine.

En somme, il ne s'en tient plus à la lettre enseignée. Si cela est possible, il élargit la signification des textes, jusqu'à trouver le transformisme dans la Bible. Si le désaccord entre le révélé et le réel est trop flagrant, il passe outre, et installe auprès du dogme absolu la lente vérité humaine. L'expérience qu'il tente est au plus haut point intéressante pour les spectateurs. Conscient ou non, qu'il croie ou non transformer ou rénover, l'abbé de bibliothèque et de laboratoire change peu à peu en rêverie philosophique l'ancienne précision de la doctrine canonique. Il transforme, mais surtout il déforme. C'est un sûr agent d'évolution religieuse.

# AUTRE PRÊTRE

Cette série de silhouettes et de manières d'être, observées parmi la foule des ecclésiastiques, pourrait se continuer longtemps encore par l'adjonction de types particuliers, ayant leur rôle et leur importance. Il en est un, d'ailleurs, qu'il faut bien se garder d'oublier : le prêtre qui a gardé la notion du rôle de volonté et d'autorité de l'Église.

Celui-là, c'est le prêtre épouvanté de la décadence de ses confrères, de leur pacte avec l'esprit du temps. Il se remémore ce qui a été, il voit ce qui est, il souffre et enrage à la pensée que ce qui fut ne sera peut-être plus jamais. Pour lui, impuissant et désespéré, il a horreur de l'apostolat devenu métier. Le curé de

campagne lui apparaît un rustre débonnaire, et sa table et sa cave le dégoûtent. Le curé de ville est un sacristain prudent, l'abbé précepteur, un aventurier parasite, l'abbé passé à la science, un traître, l'évêque, un efféminé, le cardinal, un costume, et le pape, immobile sous sa tiare trop lourde, le symbole de l'inertie de tous.

Ainsi brûlé, consumé par la flamme intérieure, le prêtre étranger au siècle agonise et meurt à toute minute par les furieux transports intérieurs qui se lèvent en lui et le bouleversent. Il meurt de tout, et surtout de l'indifférence pour sa colère sans armes. Il se sent entouré, submergé, par des foules nouvelles, qui ne lui sont pas même hostiles, qui vont chaque jour l'ignorant davantage. La mise en liberté de l'esprit humain le torture et l'affole, l'ordre éternel des choses lui paraît bouleversé parce que la cité de Dieu s'écroule.

Reconnaissez-le par le monde : desséché, la bile montée aux yeux, violent même au repos, la face fermée, verrouillée par la volonté, et le mépris qui regarde à travers le judas des yeux. C'est une victime. Né trop tard, inquisiteur latent, féroce enchaîné et muselé, il se consume de ne pouvoir supprimer la moitié de l'humanité pour faire croire l'autre moitié. Et son régime de terreur, il commencerait

par l'appliquer à tous ceux-là, pareils à lui en apparence, qui portent sa soutane de deuil, mais qui n'ont pas sa pensée désolée et son cœur terrible.

# L'ÉVÊQUE

C'est peut-être le personnage de notre temps qui représente le plus intégralement le passé. Les formes des fonctions ont changé autour de lui : il est resté le même, il semble immuable. A l'évêché, pour peu que la bâtisse soit d'âge, qu'un mobilier ancien ait été conservé, c'est encore l'atmosphère d'hier, ou d'avant-hier. Là, se meut un souple et avisé prince de l'Eglise promu au gouvernement secret d'un diocèse. C'est le délégué à l'observation des phénomènes religieux. Sa noire police, admirablement hiérarchisée et disciplinée, le renseigne à toute minute sur la ferveur de ses ouailles. C'est comme s'il avait en son cabinet un thermomètre moral infiniment sensible où se marquerait la moindre fluc-

tuation d'opinion, le plus petit mouvement de hausse et de baisse de la croyance effective.

L'homme qui tient cette exacte comptabilité du sentiment religieux a toutes les élégances et les parures d'une femme : la robe fine, la ceinture de moire, les légers souliers, à son doigt l'eau tremblante d'une pierre précieuse. Il a aussi, de la femme, l'intelligence exercée à la pénétration et aux roueries. Il sait comme elle l'importance du costume, — qui lui a fait sa personnalité — et la valeur de la mise en scène, — qui lui vaut la grande part de son autorité.

Il n'a garde de renoncer à son palais, à son jardin ordonné et ombreux comme un parc, à son carrosse de gala, à sa vaisselle plate. Si charitable, par cœur ou par convenance, qu'il soit, il lui arrive rarement de donner ses couverts et ses chandeliers en argent au forçat libéré qui traverse la ville, il n'essaie pas souvent de ces sauvetages héroïques. Il préfère accomplir sa mission de gouverneur de province ecclésiastique, de diplomate violet actif aux transactions spirituelles et temporelles. Si un rôle le tente, c'est celui de l'évêque de Luçon, devenu le cardinal-duc de Richelieu, et non celui de Mgr Bienvenu, évêque du diocèse idéal de M.-sur-M., des *Misérables*. Et pourtant c'est ce second emploi de son pouvoir qui serait le mieux à sa portée.

# LE CARDINAL

Je passe l'archevêque, qui est un duplicata honorifique et exagéré de l'évêque. Il n'est là qu'une transition au cardinal. Observez la gamme colorée voulue et parcourue par le profond esprit de mise en scène du catholicisme. Du noir qui est la couleur du gros de l'armée, à peine éclaircie par la lumière d'une bordure blanche de rabat, par la nuance d'un rabat bleu, il y a un départ, un éclaircissement, une ascension. La couleur se transforme et stationne au violet de deuil et de carême de l'évêque, pour aboutir au rouge de pâques carillonnées de la pourpre cardinalice.

Le cardinal, dans la hiérarchie ecclésiastique, joue surtout un rôle d'apparat, de splen-

dide mannequin érigé en grande solennité dans la lumière d'or, la transparence d'encens, l'émoi musical des cérémonies à grand spectacle. Qui racontera la journée d'un cardinal ? Non pas sa journée apparente, ses occupations de chef de bureau apostolique, de paperassier affairé occupé à parcourir le courrier journalier de la chrétienté. Mais sa journée de pensée, et surtout sa soirée, son instant d'examen de conscience, le moment où il va plonger dans l'ombre, en caleçon et en bonnet de coton, après avoir dépouillé la robe splendide et sanglante où il incarnait le pouvoir farouche et muet de la tragique Histoire.

# LE PAPE

Tout naturellement, après avoir considéré un seul individu du genre prêtre, on est conduit à voir les ramifications, les subdivisions, puis l'ensemble. Une organisation extraordinaire, complexe et très ordonnée, apparaît à mesure que l'on avance dans la connaissance de l'espèce. C'est à la fois un parallélisme et un étagement. Les besognes diverses, réparties à l'infini selon le milieu, le pouvoir, la possibilité, la faculté individuelle, vont se simplifiant, ou plutôt se concentrant dans des mains de plus en plus rares. Enfin, on arrive au sommet, à la silhouette du Pape, dressée sur toute la catholicité comme un phare à lumière blanche.

Là encore, il y a un homme, mais il y a surtout une signification. C'est celle de l'unité. L'Eglise a voulu une puissance indiscutable, un symbole qui étonne l'humanité. Le Pape est au-dessus de tout. Au-dessus de lui, il n'y aurait plus que Dieu, ou plutôt, il se confond avec Dieu dont il est la voix, le commandement, l'infaillible chargé d'affaires. La cité divine se trouve ainsi établie sur terre par tout le personnel ecclésiastique, superposé à l'humanité vulgaire, la dominant d'un droit supérieur, disposant de son destin en vertu d'un décret mystérieux, à jamais inconnu.

La conception est forte, mais elle ne peut se maintenir qu'à deux conditions : l'acceptation de tous les humains justiciables, et le maintien « réel » de l'unité ecclésiastique. Condition extérieure et condition intérieure. Or, il y a longtemps que la première de ces conditions n'est plus remplie, si elle l'a jamais été, et la seconde pourrait bien manquer à son tour. L'extérieur est ennemi, et la construction intérieure est prête pour la désagrégation. Qu'une pierre essentielle se détache, et le phare blanc s'écroule.

# LES ÉLÉMENTS

L'assaut du mauvais temps devrait, si nous pouvons nous abriter un instant hors de l'atteinte de l'atmosphère glacée, nous faire réfléchir au peu de place que nous occupons dans l'ensemble des choses. Quelle identité de l'homme avec son milieu se révèle immédiatement ! quelle impuissance d'échapper à l'ordre naturel ! Pour cette réflexion réclamée tout à l'heure, comment s'épanouirait-elle dans l'âme du piéton forcé de circuler par les rues d'hiver ? De quel effort de pensée est capable même celui qui est emmitouflé au mieux, empaqueté dans les tricots, le veston, le mac-farlane ou la pelisse, un foulard au col, ce col relevé, les mains gantées ? Il a suffisam-

ment à faire pour se défendre contre la rafale de neige qui lui givre les sourcils, les cils et les moustaches. Il lui faut toute son énergie pour résister au vent, qui lui coupe le visage, à l'air froid, qui cherche à se propager mortellement par ses voies respiratoires. Tout ce qu'il ressent et qu'il résume, s'il peut réunir quelques semblants d'idées, c'est qu'il fait partie de cet appareil de matière qui l'entoure, qu'il se sent transformé, qu'il va tout à l'heure durcir comme l'eau et la pierre. Son cerveau, éclos en pays tempéré, est incapable de fonctionnement régulier dans ces conditions insolites.

Le cerveau des Lapons, des Groënlandais, de ceux qui vivent dans un hivernage presque continuel, est fait à ce mode de vivre. Les pensées lentes et frigides y naissent et y croissent obscurément et tenacement, comme ces végétations que l'on découvre sous la neige, au ras de la terre froide. Toute l'humanité en sera réduite à ces mousses et à ces lichens, lorsque le refroidissement de la terre deviendra sensible. La haute intelligence, le rythme de l'art, la connaissance des lois de la nature, tout ce qui fait la grandeur mélancolique de l'homme, s'amoindrira, disparaîtra, à mesure que diminueront et s'évanouiront les formes vivantes des animaux, les décors sensibles des feuillages, les aspects variés des

couleurs visitées par la lumière. Notre sort intellectuel et physique est indissolublement lié au sort des fleurs et des arbres, et cette manière de décroître et de s'en aller, qui sera celle de l'espèce humaine, et que nous pouvons mathématiquement prévoir, peut nous faire deviner quelles ont été les étapes de la naissance. La conception d'une âme séparable de son enveloppe, vivant d'une vie surnaturelle, cette conception sombre à travers ces époques de l'histoire du globe, clairement observées et déduites par la science. Mais notre goût et notre hantise du mystère n'en sont pas atteints, et l'unité et l'immortalité de la matière qu'aperçoivent nos yeux éblouis est une réalité autrement vertigineuse que tous nos rêves personnels d'au-delà.

Notre tort serait de ne pas arriver à la conscience des choses, de ne pas nous résigner à ce rôle de formes passagères qui est notre rôle. Ceux qui pensent toujours à ces éternelles questions vivent dans un état de renseignés permanents. Ils trouvent dans les variations des saisons les raisons d'être et les possibilités d'exister de leur individu. Ils se rendent compte distinctement des causes simples qui mettent leurs facultés sous les influences des éléments. Ils savent que si un Descartes a pu écrire le *Discours de la Méthode*, un tel effort de pensée ne lui a été possible, dans la froide

Hollande, que par la tiédeur de son poêle. Il est d'ailleurs mort de froid en Suède, par la fantaisie de la reine Christine, androgyne dure aux philosophes. Non seulement il n'aurait pas pu écrire son traité, installé sur une banquise, mais il n'aurait pas pu le penser. S'il l'a conçu et exécuté, c'est que la résistance aux éléments a été organisée, que la vie en commun a développé les moyens de lutte et le pouvoir de vaincre de l'homme. L'existence factice a été de plus en plus perfectionnée là où elle était nécessaire, et il est bien évident que les derniers travaux pour obvier à la déperdition de chaleur solaire, pour lutter contre l'envahissement du froid, seront des travaux admirables : les derniers savants et les derniers inventeurs donneront aux derniers observateurs et aux derniers poètes de l'humanité un spectacle inouï. L'homme, encore conscient, aura les plus beaux soubresauts de génie, il voudra remplacer la houille qui manquera, il trouvera quelque moyen d'emmagasiner de la chaleur, il allumera dans l'espace, — qui sait ? — un soleil supplémentaire pour prolonger la tiède agonie de la planète.

# RENOUVEAU

Les arbres en fleurs sont une fête pour les yeux et l'esprit. Que sur ces branches noires apparaissent les pétales blancs et roses, que les couleurs et les parfums sortent instantanément de ce bois qui semblait mort, et ceux qui se satisfont ingénument des phénomènes naturels sont confirmés dans l'idée que toute observation et tout rêve trouveront une éternelle subsistance.

Dans tout ce qui nous entoure, ce qui vit et revit, disparaît pour reparaître, évolue, se transforme sans cesse, alors que nous avons à peine le temps de dire notre surprise de cette vie universelle, perpétuellement renouvelée, cette branche fleurie ne dépasse-t-elle

pas les conceptions les plus audacieuses sur la spiritualité des guéridons, le magisme, l'envoûtement, et autres fariboles ? C'est la vie entière qui est mystérieuse. C'est tout ce que nous voyons, et c'est nous-même, infime partie de cette matière devenue à son tour le regard et la conscience de l'univers infini.

La nature n'a que faire de nos arrangements, de nos théories, de tout ce que nous essayons d'élever contre elle. Elle nous possède et nous garde malgré nous. Elle est inconsciente et fatale, et notre mal vient de ce que nous essayons de nous séparer d'elle. L'unité de tout est absolue, c'est un leurre que de nous arrêter aux différences et aux détails. Nous obéissons encore aux impulsions et aux rythmes naturels, alors que croyons arborer des originalités et des volontés. L'agacement et la fureur de ceux qui se révoltent contre ce qui existe viennent de ce qu'ils croient apercevoir une personnalité à travers ces forces obscures auxquelles ils sont en proie. Ils se figurent répondre à des ordres, à des menaces, à des ironies, alors qu'ils n'ont autour d'eux, sans notion de commencement, de fin, de durée, que le torrent inépuisable de la vie. Mieux vaut accepter la perpétuité de ce mouvement universel, l'harmonie et l'équilibre qu'il crée, et se résigner au rôle partiel et néces-

saire que nous jouons dans l'ensemble. Ce que nous croirons inventer en dehors de cela n'existera pas. Il n'y a pas à inventer, il n'y a qu'à découvrir.

# ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Ces jours de la fin de novembre sont parfois d'une douceur exceptionnelle. A travers la pluie circule un air léger, flottant, d'une saveur indicible. On sent dans les rues comme un ancien goût de campagne, subitement errant par la ville, souvenir de printemps ressuscité à l'automne. C'est l'été de la Saint-Martin qui tâtonne et éclôt avec sa mélancolique sérénité et sa grâce tardive.

Il faut en jouir, accepter comme un apaisement inattendu ce qui n'est évidemment qu'une trêve : une nuit qui commencera par l'hypocrite tiédeur finira par la gelée blanche. Mais pendant quelques jours, quelques heures peut-être, on oubliera les arbres noirs, les

ruisseaux fangeux, la neige prochaine, et l'on se distraira de cet épilogue qui apporte les derniers jolis nuages et le parfum amer des dernières fleurs.

C'est quand cette grâce d'une éclaircie et d'un répit nous advient, que nous sentons tout le prix des joies mal comprises, hâtivement éprouvées, des aubaines délicieuses si hautainement dédaignées, si inconsciemment savourées. Les étés de la Saint-Martin nous font songer, par la puissance de leur brièveté, à tous ces autrefois que nous avons déjà vécus, qui ne nous étaient pas grand'chose, et qui ne sont définitivement plus. Il est vrai que nous les revivons avec une ardeur inouïe par le regret qui en vient dans nos cœurs, et qu'il est peut-être impossible de connaître des visions plus belles et des sensations plus profondes que celles-là qui nous viennent par nos évocations et nos regrets d'hier. A travers l'été tardif, et qui va disparaître, comme les printemps clairs et les étés radieux apparaissent beaux ! Comme la lumière est sereine et enivrante aux approches du soir !

# L'ÉCLIPSE

Ce soir-là, un soir de février, je m'en souviens, les nuages étaient sur la ville, un vent violent les poussait en noirs amoncellements à travers l'étendue.

Tous les appareils braqués vers l'endroit où devait se trouver la face pâle et brillante de la lune, échancrée par l'ombre énorme de la terre, ne laissaient apercevoir que nuées mouvantes et confuses. A la fin seulement l'atmosphère s'éclaircit et l'astre mort apparut légèrement morcelé en haut, sur sa partie gauche.

Hors Paris, dans la banlieue, où le ciel était très pur, je pus voir les phases diverses du phénomène, de six heures à huit heures, comme cela avait été annoncé.

A six heures, l'ombre cachait presque tout le globe lunaire. Seule la partie droite brillait au ciel, à peu près l'équivalent d'un quartier. Mais la section n'était pas celle qui dessine le fin croissant aux deux pointes effilées. La ligne était nette, presque droite, et ce qu'il y avait d'émouvant, c'est que l'on devinait, au-dessus et au-dessous de la lune dans son halo lumineux, la prolongation de cette ligne, ou plutôt de cette forme d'ombre. Ce que l'on voyait ainsi, c'était l'image de la terre, un fragment de sa silhouette aussi nettement dessiné sur la fluide immensité qu'une silhouette d'homme ou de chose découpée par la lumière sur un mur. Par ce seul fragment, on pouvait tracer le cercle immense.

Voilà donc notre figure rendue visible par cette projection. Cette ombre sur la lune, c'est le résumé de notre vie terrestre, d'hier, d'aujourd'hui, de demain. Cet aspect fugitif, cette vague apparition, c'est la forme du théâtre sur lequel la folle troupe humaine jette ses clameurs, se donne à elle-même le spectacle de ses luttes, de ses peines, de ses désastres.

Cela passa lentement en noirceur sur le visage lumineux de la lune. Pendant deux heures, quelques-uns de ceux qui contemplaient cet acte solennel et inconscient purent avoir le sentiment exact de leur vie éphémère

et de la vanité de leur effort. La lune éclairée, l'ombre terrestre, les étoiles qui brillent à leurs places immuables, nous montrent les grands premiers rôles de notre destinée.

# LES PAYSAGES DU CIEL

Toujours les paysages du ciel ont parlé éloquemment aux yeux et à l'esprit des hommes. Les nuages fantasmagoriques revêtent toutes les formes, et Hamlet peut y montrer à Polonius ce qu'il veut, le chameau et la belette.

Ce sont des figures perpétuellement en mouvement, des sculptures précises qui s'évanouissent sans cesse dans le rêve, des prairies et des montagnes, des forêts et des fleuves, et c'est encore et toujours la mer, avec ses retombées de vagues, ses hautes marées, ses déferlis sur les grèves désertes. Combien l'avide espoir de connaissance qui est en nous sera-t-il excité s'il se reproduit à travers ces mirages un évènement précis, comme la ren-

contre du soleil et de la lune. Tous les visages se lèveront vers cette incompréhensible allée et venue des globes lumineux. Ce passant qui s'arrête, se dit bien qu'il ne sera jamais qu'un voyageur platonique de ces étoiles, de ce soleil, de cette lune, ni plus ni moins étrange que cette terre. Il reconnaît que tous les décors de féeries des nuages, c'est de l'eau en suspension dans l'atmosphère, une pluie prochaine, un orage possible. Il reste pourtant en contemplation, il garde une inquiétude et un dépit, il ne se résout pas à la sagesse de l'indifférence.

Quel être n'est pour ainsi dire obligé de s'arrêter devant cet immense inconnu qui nous enveloppe, devant le mystère de la nuit criblée de feux ? Les religions décident qu'il n'y a pas de mystère, apportent des textes de lois et des paroles sans réplique, mais après comme avant, le mystère persiste, et l'homme reste anxieux devant le mouvement permanent qui a pris une signification de mécanisme, l'infinité des combinaisons qui semble une illustration géométrique de l'énigme de la nature.

Cet homme peut éprouver une fierté pour avoir conçu l'idée de l'infini, mais aussi une surprise et une douleur en apercevant nettement qu'il ne pourra jamais se rendre un compte exact de sa conception. Pourquoi

l'a-t-il en lui, puisqu'elle dépasse son esprit ? Les religions répondent hardiment, mais l'homme ne se soucie plus d'une affirmation qui n'est qu'une forme naïve de l'ignorance universelle. Il garde son inquiétude, et il vit.

Il vit en faisant son œuvre alternativement bonne et mauvaise. Il transforme. Il cherche de mille façons le bonheur. Certains ont découvert qu'il ne fallait pas chercher hors d'eux-mêmes, qu'il fallait accepter comme des lois les formes de la vie, qu'il n'y avait qu'à regarder et qu'à apprendre. Tous les mystères sont partout, et nul rêve ne dépassera le réel. Respectons la vie sous toutes ses formes, c'est la conclusion où nous arrivons après avoir scruté l'espace lorsque nous ramenons nos regards auprès de nous.

La vie est d'une beauté complexe. Savoir protéger tous ses essais, toutes ses faiblesses, faire de cette vie une science et une poésie, telle est l'œuvre possible pour l'homme obligé de chercher sa fin en lui-même. Continuons notre course de planète vivante en compagnie de la lune morte, qui s'anime chaque soir sous la lumière du soleil encore vivant.

# LA MER

La grande poésie de l'eau est évoquée au bord de la mer. Quand du haut d'une falaise, on aperçoit la lourde masse océanique, lumineuse et sombre, multicolore et chatoyante, désordonnée et rythmique, miroitant de toutes ses nuances et chantant de toutes ses voix, on subit la despotique sensation que nul spectacle ne peut dépasser celui-là en apparition émouvante et en obsédante beauté.

Il y a à la fois une grandeur simple et un profond mystère dans cet énorme volume d'eau que balancent, d'un rivage à un autre rivage, les flux et les reflux, dans ces arrivées et ces reculs de lames régulières, dans ces fugitifs aspects qui sans cesse se défont et se

reforment. En pleine mer, dans une légère barque qui sautille de vague en vague comme un oiseau, la rondeur du globe se révèle, en même temps inconsistante et solide, dense et élastique, nous donnant la perception stupéfiante d'une boule d'eau roulant dans l'espace. La force d'attraction qui est dans les choses, l'inséparable cohésion des molécules, s'imposent alors avec une irrésistible évidence, les parcelles de gouttelettes de cette mer en suspension s'affirment soudées les unes aux autres en une indissoluble union.

Au milieu des chaos les plus vertigineux de vents et d'éclairs, par les tempêtes les plus bouleversantes, cette eau sillonnée, creusée, ravagée, soulevée par la rafale, reste en place et ne rompt pas d'une ligne l'inexorable forme sphérique. Devant sa fuite à l'horizon et son retour avec une perpétuité mécanique, les idées contradictoires d'étendue infinie et de misérable petitesse naissent ensemble, et le mouvement et l'équilibre de la matière s'inscrivent dans notre esprit par une magnifique et formidable image visible.

OXO-TAYLOR

# AU BORD DE LA MER

La raison de notre amour pour la mer, on la cherche et on la trouve dans le spectacle de ce perpétuel mouvement qui nous fait croire à une sorte d'âme révoltée et inquiète des flots. Des rapports évidents existent entre l'unité humaine et l'ensemble des choses, et nous sentons en nous, instinctivement ou avec réflexion, les mêmes rythmes que nous percevons dans l'espace. Lorsque nous regardons les croissances du flux et les décroissances du reflux, c'est encore nous que nous voyons, c'est de notre personnalité identique à l'univers que nous prenons conscience. Toutes les parcelles de la matière, même celles qui paraissent s'être détachées, et qui se sont organisées

avec la faculté de déplacement, même celles qui sont arrivées à un état cérébral qui leur permet le voyage hors du visible, toutes continuent de participer à la vie de la planète, de faire partie du système où la terre évolue. Nous sommes tous, hommes qui avons pu nous croire le but, la fin de l'univers, — nous sommes tous de petites Terres, c'est-à-dire des points de la Terre soumis aux mêmes conditions vitales que les molécules en course avec nous dans l'infini.

Je ne sais si ces observations ont déjà été rêvées, entrevues, écrites. Je sais qu'elles naissent en moi chaque fois qu'il m'est donné d'apercevoir l'ensemble d'un paysage, la rondeur du globe, chaque fois, surtout, que le cercle de la mer m'apparaît au loin, que l'existence de l'eau se révèle tout près par le perpétuel recommencement de son effort. Nous amplifions, nous imaginons sans doute lorsque nous parlons de la volonté d'un élément, lorsque l'hérédité des premières religions de nature qui en est notre esprit aryen se manifeste. Nous nous complaisons à croire à l'acharnement du vent qui se jette contre les obstacles, qui s'entête contre un arbre, contre une porte, qui s'introduit perfidement dans un interstice, dans une cheminée. Nous percevons la colère patiente de l'eau qui revient

sans cesse ronger la même digue, se brise contre le même roc jusqu'à ce qu'elle l'ait émietté, usé, emporté avec elle, à force de revenir à la charge pendant un siècle, pendant des siècles. C'est, croyons-nous, par habitude d'intelligence, par goût des entités, par extension mythologique et abus des mots, que nous voyons ainsi. A bien analyser et pénétrer ce sentiment, il doit y avoir autre chose : la perception confuse d'une commune origine.

Ce vent qui circule, cette eau qui s'en va et revient, ne sont pas évidemment animés des passions et des sentiments que nous leur prêtons. Mais c'est de ces grandes agitations qui font le tour de la Terre, de ces grands oscillements d'eau, c'est de toute la vie des choses, non complètement pénétrée encore, c'est de toute cette force que nous définissons attraction, pesanteur, c'est de toute cette fatalité que viennent nos passions et nos sentiments. Lorsque, au cours des six heures d'une marée, on reste, sans se lasser, sans connaître l'ennui d'une minute, à regarder les circuits de l'eau, ses avancées, ses retraits, ses élans pour revenir, il est bien difficile de ne pas voir là, dessiné sur cette grève en lignes absolument nettes, par les demi-cercles décrits aux découpures de la vague, par l'ourlet de l'écume, le graphique stupéfiant des allers et des retours de notre volonté, de nos victoires et de

nos défaites, des terrains conquis et abandonnés, de notre vie recommencée tous les jours dans des conditions que nous ne saurions enfreindre. Nous sommes des parcelles errantes, soumises aux mêmes lois que la matière fixe.

L'Océan parle à la pensée, a dit Hugo. Il aide à faire comprendre un peu, comme le reste, la vie obscure où nous trouvons tous les problèmes, tous les mystères. Ce charme de la compréhension, on peut le trouver partout, dans un jardin minuscule où la merveille de la germination et du fleurissement s'accomplit, au creux d'un terrain où la géologie parle son langage éloquent et irréfutable. Mais nulle part, mieux qu'au bord de la mer, le travail de l'esprit et le repos du corps ne trouvent leur compte à la fois. La mer agit pour celui qui s'arrête au bord des flots, elle l'apaise et l'exalte à la fois, elle a des moments pour ensommeiller sa pensée, d'autres moments pour lui suggérer l'activité intellectuelle, l'action sociale. Elle chante la même chanson contradictoire et perpétuelle qui est en nous, que nous nous plaisons à entendre en dehors de nous, que nous ne nous lassons pas d'entendre.

# LE RIVAGE

Le rivage aussi est fécond en pensées et productif de rêveries. A errer longtemps par les sables des grèves, les mamelons friables des dunes, les rochers des caps écroulés dans l'abîme, les songeries volent et tourbillonnent, agrandissant leurs circuits autour du passant solitaire. L'éternelle lutte des deux éléments enfermés dans la même prison terrestre est inscrite au long des côtes déchiquetées, par chaque avancée et chaque échancrure, par les promontoires et les baies. La mer semble être la victorieuse dans cette lutte sans arrêt. On peut croire qu'elle emporte les plages, qu'elle ronge les murailles rocheuses à sa guise, qu'elle modifie comme bon lui semble le dessin

sinueux des continents et des îles. Sans doute son action est puissante et variée, elle peut abattre et elle peut s'insinuer. Mais elle ne peut pas être partout à la fois, et la terre toute crevassée, toute ridée, toute fatiguée de cet éternel assaut, sait pourtant profiter des répits forcés que lui accorde son éternelle adversaire. Elle a vite repris ce qui lui a été ôté, elle s'augmente brusquement sur un point de ce qu'elle a perdu sur un autre point. Le rocher dure longtemps, ne tombe que grain à grain, ne s'émiette que par atomes poussiéreux : il faut un siècle pour user la valeur d'un mince caillou. Et encore, certaines tables massives, certains murs granitiques offrent-ils une surface lisse, impénétrable, inentamable. Ailleurs, la mer elle-même protège ce qu'elle paraît devoir vaincre. Elle accumule, sur les remparts que ses vagues veulent effriter, la ouate de ses mousses, le fouillis de ses algues, les carapaces minuscules de ses coquillages. Elle apporte sans cesse, à mesure qu'elle détruit, comme si elle était obligée à des habitudes qui se contrarient et se neutralisent. Elle panse les blessures du rocher, refait le banc de sable, s'avance ici dans la terre, et là c'est la terre qui s'avance au loin à travers les eaux.

Une clameur et un chant sont entendus par

l'homme en marche au long des flots qui écument. Il n'est guère, dans la nature, de voix plus excitantes. Les vents âpres ou tièdes qui soufflent sur les villes, s'engouffrent dans les vallées, rasent les plaines, les murmures de feuillages orchestrés par la brise et par la bise dans les forêts, ne sont pas, de cette façon, complices de notre curiosité et tracassiers de notre repos. C'est l'appel répercuté et entendu sur les rivages qui est le plus l'ennemi de notre tranquillité, qui conseille le plus perfidement notre inquiétude. Il est difficile de résister à la douce et profonde chanson de ces sirènes qui passent au large, s'approchent si près, et s'enfuient pour revenir encore. Monter en barque, partir, s'en aller loin, derrière la ligne d'horizon, voir s'il y a encore des flots et encore des nuages, c'est le désir enragé de celui qui reste longtemps ici, hypnotisé par la vision et par le bruit, prêt à s'évaporer, à se perdre dans le mystère attirant de cette contemplation.

# LA RIVIÈRE

Le fleuve qui passe dans une grande ville, entre de hauts parapets, sous un ciel noirci de fumées, est agité et profond. Son eau noire parle à voix rauque d'accidents, de méfaits, de suicides, elle semble avoir la tristesse d'un refuge de misères, d'un réceptacle des fanges de l'égout.

Que l'on remonte le courant, on retrouvera la tranquille rivière.

Elle est la vie délicieuse des paysages de maisons et des paysages de feuilles. L'homme est moins seul auprès de l'eau qui bruit et qui court que dans les champs arides ou dans la clairière d'une forêt. L'eau est une interlocutrice, elle parle d'activité et de joie d'esprit.

L'hospitalité offerte à la pensée au bord des eaux courantes n'est pas despotique comme celle de la mer. L'homme est davantage son maître, il peut vaquer à des occupations de tous les jours, à des travaux manuels et spirituels, sans être obsédé par cette grande voix monotone, toujours recommençante, des montées et des descentes de l'Océan. Ici, il vit dans la familiarité de l'eau bienveillante. Il peut croire, dans certaines anses herbues et feuillues, avoir trouvé le décor du bonheur possible.

Il n'y a que des bruits discrets dans le silence, un froissement de feuilles, un bourdonnement d'insectes, le heurt d'une molle vague contre la berge, le saut d'un poisson hors de l'eau. Dans les verdures plus foncées de l'aulne, de l'orme, de l'ypréau, du peuplier et de l'yeuse, dans l'enchevêtrement des aubépines, des ronces et des églantiers, la pâle verdure des saules frissonne comme une légère étoffe glacée d'argent, nuancée de vert pâle. C'est cette pâleur remuante, cette grâce effilée du saule, qui peut le mieux, aux heures vagues du soir, susciter la poésie des mythologies de rivières aux yeux troublés et charmés. Autour des vieux troncs rugueux, entaillés par l'âge, contournés, accablés et soucieux comme des centenaires, c'est un vol svelte et alangui des minces feuilles, une élégance de

formes finement profilées, tout un vol papillonnant d'esprits des eaux venus des profondes retraites, des luisantes surfaces, et s'empressant autour du vieillard chenu. L'essaim tourne sa ronde, danse sa danse, se disperse dans un souffle d'air, s'en va et revient sans cesse. Par moments, quand le crépuscule perd encore de sa douteuse clarté, le feuillage se masse en un souple corps de femme, rosé de chair, emperlé d'eau, éclairé de la verdâtre et bleuâtre clarté lunaire. Celui qui regarde alors, dans le mystère de la nuit qui commence, peut se figurer le surgissement et la tiède ondulation de la naïade jouante et errante au bord des rivières, de la divinité gracieuse et nocturne des ruisseaux et des fontaines.

# L'ÉTANG

L'étang, brillant dans le soir, peu à peu envahi par la brume, entouré de fantômes d'arbres, est le mystérieux et délicieux décor de la poésie septentrionale. Les voiles blancs du brouillard s'effilochent à toutes choses, ont dans l'atmosphère des remous et des stagnations comme l'eau morte et immobile, parfois troublée, qui frémit au lointain clair de lune.

Au moindre frisson d'air, tout s'anime faiblement, les lueurs se déplacent, un appel passe sur la surface livide et bleuâtre, les esprits des eaux viennent des profondeurs du marécage, des feux follets surgissent, disparaissent, ressuscitent plus loin, zigzaguants et ironiques, inviteurs et fuyards. Celui qui voudrait

les suivre serait bientôt aux retraites secrètes. Il perdrait pied, tomberait au domaine glauque où l'attendent les sirènes, embusquées parmi les algues.

De ce rêveur naïf entraîné par les maléfices, il ne resterait plus trace. Quelques bulles d'air monteraient à la surface tranquille. Plus tard, une fleur froide et blanche s'ouvrirait au ras de l'eau comme un œil sans regard. Le décor romantique reprendrait son immobilité, son air d'attendre sans cesse que le ruisseau perdu sous la verdure lui apporte enfin le corps d'Ophélie, — Ophélie parée de fleurs, ses yeux de violette ouverts dans son pâle visage, blonde et souriante, glacée et phosphorescente.

# LE LAC

Je me souviens avoir regardé longuement un vaste lac où venaient de tomber trois existences : deux chasseurs et un garde, partis en bateau, disparus on ne sait comment. Par ce jour d'hiver, le lac, à quelque distance, tout embué, tout fumant de brume, se confondait avec le ciel gris. On apercevait à peine, au bord, les larges ondulations d'une eau verte et triste. Dans ce jour glauque, quelques ombres humaines se dressaient çà et là sur la rive autour d'humbles cahutes. Une barque passa à peine visible, le bruit des avirons très distinct. Le paysage était pesant et morne. J'ai gardé le souvenir de cette étendue boueuse où devaient se mouvoir des sirènes froides et visqueuses comme des pieuvres.

L'appel de ces guetteuses avait été entendu par les trois chasseurs. La poésie de l'affût et de la poursuite éveillée en eux comme aux premiers âges humains, ils sont partis pour battre les roseaux et discerner dans le brouillard le dessin du vol des oiseaux. Ils ne sont pas revenus.

On a retrouvé la barque sans voile, deux valises, un étui de fusil, et les cadavres de deux chiens. Des hommes, aucune nouvelle, aucune trace. On les supposa perdus au fond boueux, où des abîmes de vase s'ouvrent et se referment.

Toute la vie mystérieuse du lac s'est liguée contre ceux qui venaient troubler le silence et chercher des victimes. Les oiseaux rapides les ont attirés, la brume leur a caché leur chemin, l'eau s'est dérobée sous la trop lourde barque, les chasseurs sont devenus des proies.

# LE VENT

A la campagne, le vent est habituel et familier. Le moindre souffle d'air s'entend à travers les étendues de plaines, sur les surfaces liquides des étangs et des rivières, au long des côtes creusées de grottes sonores. Un bouquet d'arbres devant une maison suffit pour donner la sensation de perpétuelles symphonies, de chœurs plaintifs, de voix solitaires et hautes. Dans le silence des nuits, la brise devient, à travers les branches et les feuilles, un chuchotement de secret, une confidence des choses, une vague parole empreinte de douceur et de mystère.

Que le courant augmente, que l'air charrie une force plus vive, des remous plus précipités,

et les voix charmantes augmentent de volume, montent jusqu'à la colère ou se brisent dans les pleurs. C'est un assaut de douleurs, une protestation navrée et inconsolable, que rien ne peut plus arrêter, qui bat les murs et les fenêtres jusqu'à l'aube, jusqu'à l'apparition de triste lumière qui donne à la nature le blême visage des réveils d'insomnie.

Dans les villes, autour des vastes agglomérations de maisons, il faut un passage vraiment tumultueux de vent pour qu'on en sente la violence et qu'on en écoute le fracas. L'arrivée de la lame d'air contre les vitres de nos chambres peut alors nous faire croire que nous roulons et tanguons sur un océan démonté, parmi des vagues bruissantes et des retombées d'écumes. Le vent s'épand autour des habitations assaillies comme des barques fragiles, il suspend sa course comme s'il laissait les eaux s'étaler en nappes d'huile, il revient par bonds saccadés, creuse à nouveau les vagues d'air et les exhausse, les défonce en abîmes, les édifie en montagnes. On se souvient d'ouragans qui bouleversent les vagues, qui tonnent aux flancs des falaises comme des volées de coups de canons, qui chassent devant eux les nuages comme des troupeaux pressés et craintifs.

Que notre veille se prolonge parmi ces rafales, toujours une confusion d'éléments

s'établira en notre esprit, la tempête de l'air nous fera songer aux mers fâchées, aux ciels bas, aux barques surprises près des côtes et qui essayent de fuir les rochers et de prendre le large.

# LA PLUIE

J'aime la pluie. Non pas la pluie qui tombe à seaux, qui change les carrefours en mares et les routes en rivières, qui filtre à travers votre chapeau comme à travers une écumoire, transperce et délave les vêtements, emplit les chaussures, donne la sensation d'un bain froid incommode et d'une douche mal venue. Mais une petite pluie, une pluie modérée, de gouttes serrées, à demi-perceptibles, une vapeur d'eau.

Cette pluie-là devient une vraie volupté à celui qui la comprend, et qui finit par l'aimer. Elle ne change pas le sol en boue, elle est sans cesse absorbée, elle nettoie, fait briller comme du mica la poussière des cailloux pilés par le cantonnier. Elle fait s'épanouir despotique-

ment l'odeur de la terre et l'odeur des feuilles. Elle ravive la couleur des fleurs. Elle fait sortir des trous les insectes mystérieux. Elle rafraîchit les paupières brûlées de fièvre, fatiguées par les lumières nocturnes, elle coule sur les joues comme un parfum frais.

La prochaine fois qu'il tombera une pluie semblable, sortez de Paris, ne prenez pas de parapluie, mais un vieux chapeau, un vieux manteau, des gros souliers, et promenez-vous lentement sur la route, en pleins champs, ou dans les bois. La face levée, écoutez le joli bruit monotone des gouttes qui tombent, pénétrez-vous de la lumière grise, aspirez les aromes forts et aigus qui montent à la rencontre de l'averse, — et peut-être, alors, excuserez-vous cette dissertation qui traite de la pluie sans célébrer le beau temps.

# PREMIÈRE NEIGE

D'abord, il y a eu de la neige dans l'air. Certains êtres de complexion délicate ont connu la sensation particulière qu'ils éprouvent chaque année, à l'entrée de l'hiver, ils ont subi l'appréhension du froid, ils ont trouvé à l'atmosphère un goût glacé, ont été enveloppés subitement d'une fraîcheur polaire. Les imaginatifs ont vu se dresser en esprit de purs sommets bleuâtres, ont vu descendre et s'épandre de blanches congélations et passer des formes frigides dans un espace dur, mystérieux et raréfié. Un prologue de tristesse muette avant la cruauté des vents et les colères des avalanches.

La neige est alors venue, la première neige,

une avant-garde de flocons espacés, voletant au hasard, en duvets légers, en plumes perdues d'oiseaux invisibles, et soudain s'épaississant, tournoyant dans le même sens, s'abattant en tombée drue, blanche et muette.

C'est le silence de la neige qui est caractéristique. On la voit, on ne l'entend pas. Elle est furtive et traîtresse. Son humidité et sa froideur vous imprègnent, vous glacent, et en même temps vous isolent du monde extérieur. Un tapis s'étend sous les pieds, un voile tacheté et remuant tremble et passe devant les yeux, monotonise la vision, ouate l'ouïe, endort le cerveau.

# EFFET DE NEIGE

Depuis le ciel blafard, éclairé d'une lueur fausse, jusqu'à l'horizon indistinct, les blêmes papillons envahissent une ville confuse où les maisons, les branchages dépouillés, le fleuve, les perspectives illuminées, se brouillent et s'évaporent en une fumée nocturne. Le passant frôle les murs, enfouit ses mains, son visage, clôt à demi les yeux, se change en une silhouette confuse, s'ensevelit dans cette charpie de linceul qui l'assaille. Il rêve de lointains paysages du nord, de bords de mer écrasés sous le brouillard, de caps gelés perdus dans les nuées épaisses, de banquises naviguant à la dérive, d'ours blancs bâillant sur des glaçons, d'êtres humains chaussés de bottes et couverts de peaux, immobiles à de mornes affûts.

L'hiver vient d'apparaître définitivement à ce marcheur transi qui, soudain, se recroqueville et pense à des refuges.

La chambre close, si humble soit-elle, volets fermés, porte verrouillée, un feu qui rougeoie et crépite dans un âtre noir, c'est désormais le rêve immédiat, avidement désiré, de l'individu qui erre, sous la neige, par les rues obscures. S'il y a quelqu'un qui l'attend dans cette chambre, s'il y a au mur des images qui le récréent, sur la table des livres qui parlent à son esprit, la joie, certes, sera meilleure. Mais tout de même, sans accueil et sans distractions, le passant se hâtera vers le vieux fauteuil et vers la cendre aux yeux d'escarboucle. Celui-là essaiera de bannir les poêles productifs de migraines, les brasiers artificiels encerclés de fer, les tubes noirs qui ressemblent à de gigantesques chapeaux haut-de-forme. Contre la neige lente, froide et muette, contre les intimes et glaciales pensées qui voltigent sourdement en lui, il allumera le bois résineux, les souches forestières qui éclairent en rose les visages et attiédissent les mélancolies frileuses.

# DÉCEMBRE

Le mois noir. Les plus courtes journées. Parfois, de huit heures du matin à quatre heures du soir, la lumière n'est qu'une lueur de veilleuse, très pâle, très lointaine, perdue dans un espace de brume. L'astre se devine plus qu'il ne se voit, refuse la chaleur et presque la clarté. Le globe terrestre semble voguer à l'aventure, perdu dans l'océan atmosphérique. On croirait, sous les ciels bas, osciller sur une route incertaine, tâtonner tout au long des journées sans soleil et des nuits sans étoiles.

C'est, en réalité, une période de repos. Le sol, fatigué de produire, épuisé de sève, se refait lentement, à l'abri, sous la ouate de la

neige, sous la cuirasse de la glace. Le paysan vient à son aide, soigne son champ comme un malade en convalescence, le couvre d'emplâtres de fumiers, de goëmons, le saupoudre de sels. Il lui fait des visites comme un médecin, répare le mal des fatigues passées, se préoccupe de l'avenir. Les animaux sont à l'étable, et la seule silhouette vivante sur l'horizon fumeux est celle de l'homme de la terre, taciturne et inquiet.

Ni cet homme de campagne, ni l'homme des villes, ne connaissent la halte bienfaisante, l'arrêt nécessaire. Leur esprit est toujours en tourment, jamais en méditation, se refuse à l'inventaire de pensées et d'actes indiqué pour ce mois de décembre qui clôt l'année par le silence des choses.

# UN ARRÊT

Malgré lui, par le fait du calendrier, tout homme devrait connaître un arrêt de la vie, un retour sur lui-même, un examen de conscience aux dernières heures de l'année.

Comme sur la scène des théâtres, il se jouerait en lui une manière de revue des événements passés. Représentation intime et profonde, si l'intéressé veut être son spectateur attentif, s'il regarde avec passion les étranges personnages qui défileront devant lui, incarnant les états successifs de son individu. Il en est parmi eux qu'il reconnaîtra à peine, ou qu'il ne voudra pas reconnaître, s'il est oublieux ou hypocrite, car le phénomène de dédoublement ne se manifeste pas seulement par la différence de la

pensée à l'action. L'homme se regarde aussi penser, et peut se surprendre hypocrite. C'est le retour sur soi-même. La mélancolie, d'abord de l'année vécue, puis du millésime qui va changer, de la pénombre qui gagne insensiblement, la chute lente de la vie qui ressemble à la chute du jour.

Au total, le plus satisfait de lui-même devrait être forcé d'enregistrer des regrets, sinon des remords. A la condition que celui-là soit un être conscient. Cette conscience, si lentement formée, dont l'instant précis d'éclosion est impossible à dire, est une terrible exigeante. Elle projette dans les profondeurs de nos actes, de nos pensées et de nos songes, une lumière à jamais vive et pure, impossible à éteindre dès qu'elle s'est allumée en quelque esprit. Celui qui la possède est désormais en lutte avec l'instinct, et il sait que s'il se met en règle avec lui-même, il sert l'humanité tout entière. Examen de fin d'année semblable à l'Examen de minuit de Baudelaire. Qui ne s'ensevelirait dans les ténèbres ?

Quelques-uns peut-être se disent cela à l'arrêt du trente-et-un décembre, mais combien l'ont oublié dès le premier janvier !

# JOUR DE L'AN

La fête du « jour de l'An » qui commence avec le réveillon de Noël et finit avec le gâteau des Rois, n'est pas simplement pour favoriser le commerce des marrons glacés et des livres dorés sur tranche. Les physionomies expriment le souci autant que la satisfaction, et c'est avec des allures affaissées et des gestes démantibulés que nombre de passants s'arrêtent pour scruter les étalages, fouillent dans leurs poches, cherchent leur porte-monnaie. La stupéfaction de voir s'en aller si vite l'argent si lentement gagné est bien le sentiment qui incruste ses marques sur ces figures aux bouches amères, aux fronts contractés, aux yeux fatigués.

Pourtant, malgré toutes les véridiques observations de détails, l'ensemble de ce tableau de la rue paraît significatif de joie. Les inquiétudes et les dépits de chacun disparaissent dans l'ensemble, et l'on n'a plus sous les yeux que des perspectives illuminées, des jeux de couleurs, une foule en promenade, désœuvrée, heureuse de vivre. Tous veulent ce répit, et tous acceptent que le calendrier leur fixe le jour de halte, de délassement, qu'ils seraient impuissants à créer au cours de leur vie coutumière. Ils affichent donc leur distraction, célèbrent avec la même conviction apparente le plaisir ainsi renouvelé à date fixe, qui passe chaque fois pour inattendu, et qui est semblable au plaisir de l'année dernière et au plaisir de l'année prochaine.

# CHEVAUX

Les chevaux des villes et des campagnes sont de physionomies innombrables. Chacun, sans doute, s'est trouvé façonné par la nature pour une fonction spéciale. Mais aussi, comme la fonction exercée les a perfectionnés, achevés dans un sens particulier ! Dans la mêlée de la chaussée, ou le défilé des routes, quelle bizarre représentation sociale diversifiée nous donnent ces bêtes d'espèce semblable. Des fines femelles coquettes et oisives, des bourgeois cossus, des employés exacts, des commerçants pressés, des ouvriers passifs, des paysans finauds, des militaires soumis, — toutes ces figurations sont présentes, se multiplient sur la scène de la vie, défilent au pas, au trot, au galop des chevaux.

Les caractères et les instincts seraient mis au jour aussi par une observation attentive. Telle bête qui roule à travers les rues depuis tant d'années, mal nourrie, habituée à la fatigue, est devenue une mécanique indifférente, un peu sceptique. Il y a du rôdeur et du bohême dans ce vieux grison efflanqué, instruit par les attentes nocturnes aux arrivées des gares. De quel air il s'arrête, et de quel air il repart! Des heures et des heures, il dort dans le brancard, la tête pendante, n'interrompt son rêve et n'ouvre un œil que pour la croûte de pain offerte à sa misère par quelque main pitoyable. Vieux routier parisien, habitué aux sifflets des locomotives, aux cornes des tramways, aux jets de vapeur, aux rues encombrées, il dort et rêvasse encore au milieu des pires tumultes, traverse au petit pas le carrefour des écrasés.

D'autres, aux rues encombrées, se cabrent et s'échevèlent en silhouettes terrifiées, donnent de la tête à droite, à gauche, voudraient monter sur les refuges, s'arrêtent court — provinciaux qui viennent de quitter leurs routes et leurs prairies, qui sont affolés par la rue, et n'osent pas traverser.

Toute cette représentation animale, d'ailleurs, va décroissant, dans les capitales tout au moins. Place à l'automobile, à la limousine élégante qui roule sans bruit sur ses roues

de caoutchouc! Place au camion automobile, chargé de marchandises, lourd comme un wagon, qui passe en défonçant la chaussée, en faisant trembler les maisons !

On peut prévoir le jour où la lourde machine, la fine voiture, rencontreront le dernier cheval, curiosité errante sur le pavé des villes et le gravier des routes.

# LE CHAT SUR L'ACACIA

Dans ma cour, il y a un vieil acacia étêté. La section du sommet figure assez bien une petite plate-forme. Aujourd'hui, sur cette plate-forme, était juché un chat, un chat blanc que je voyais se mouvoir à travers le feuillage éclairci. L'animal ne gardait pas, en effet, sur son haut perchoir, la sérénité d'un stylite. Je ne l'avais pas vu monter, et je ne sais quelle ardeur, quelle persévérance, il avait montrées. Mais à coup sûr, il aspirait à descendre, et ne trouvait pas le moyen.

Il parcourait comme il pouvait l'étroit espace, c'est-à-dire qu'il tournait sur lui-même en un prodige d'équilibre. Il essayait de trouver quelque échelon en tâtant d'une patte

fébrile une branche au-dessous de lui, et vite reconnaissant que cela ne le menait à rien, il reprenait sa place. Les pierrots, qu'il était venu guetter et surprendre, faisaient cercle en curieux autour de lui, parmi les feuilles.

Pendant longtemps, il fit ce manège, et pendant longtemps je le regardai, l'appelai, l'encourageai. Il me répondit des miaous désespérés qui signifiaient sûrement qu'il voudrait bien m'y voir.

Enfin il prit son parti et descendit merveilleusement, en spirale, autour du tronc, comme s'il suivait le sentier d'un labyrinthe, s'appuyant des pattes aux nodosités, s'agriffant à l'écorce lorsqu'il se sentait précipité dans le vide. Enfin, il fut à terre. Se sauvant comme s'il avait eu peur d'être poursuivi, il traversa la cour au galop, les oreilles couchées, miaulant son histoire, tournant la tête vers le vieil arbre avec un air de rancune. Puis, au fond de la cour, dans un rai de soleil, le souvenir s'effaça, il s'assit sur la pavé tiède, commença de se lécher les pattes. Je le quittai pour fixer le récit de son aventure.

# LE MAUVAIS CONSEIL

Un spectacle souvent aperçu, au hasard de la rue, c'est un chat qui dort dans une vitrine de boutique.

La rue est emplie de labeur. L'humanité harassée, surmenée, des grandes villes, passe en fleuve triste et tumultueux. Les hommes vont vite, regardant le pavé, ou ne regardant rien. Des visages fatigués de femmes apparaissent dans la lumière comme des faces de mères douloureuses. Les lourds chevaux gravissent la pente.

Le chat qui dort exhibe sa philosophie dédaigneuse, son indifférente volupté.

Il s'est blotti en boule dans quelques molles étoffes, quelque tiède duvet, la tête cachée

entre les pattes. On ne voit ni sa fine gueule, ni ses yeux clignotants. L'oreille seule est au guet, frissonne légèrement au bruit formidable de la chaussée.

Ce que dit au passant laborieux la jolie bête de velours, ne semble-t-il pas qu'on puisse le traduire ainsi :

« Imbécile ! tu trimes depuis l'aube jusqu'à la nuit. Tu marches, tu cours, tu portes des fardeaux, tu manges mal, tu reposes à peine. Quelle folie t'agite ? A quoi veux-tu en venir ? Pourquoi tant d'activité pour aboutir au néant ? Regarde. Moi, je devance l'heure, je m'habitue au sommeil sans fin, j'accomplis juste les mouvements nécessaires à l'existence. Je sais miauler à l'heure de la pitance, je lape le lait, je cherche l'endroit pour dormir en rond. Je le choisis ici, au bord de la route que vous usez de vos marches. Je ne vous regarde même pas, pauvres bougres, je vous entends passer. Ce soir, la rue sera à moi, je descendrai aux caves, grimperai aux toits, bondirai dans le clair de lune. Demain matin, vous me trouverez à la même place, après ma nuit de chasse et d'amour. Je hais le travail et la servitude, et prends en pitié votre illusion. Laisse donc tout là, pauvre homme, couche-toi et dors... »

C'est le mauvais conseil donné par les chats enfouis au nirvâna des vitrines. On l'entendrait, mêlé au ronflement de la bête indolente,

si on avait le temps de s'arrêter et d'écouter à la vitre. Les passants ne l'entendent pas, heureusement, et suivent leur route : de leur travail voulu, de leur servitude acceptée, continuent de vivre les bêtes parasites.

# LE DÉJEUNER DES TIGRES

J'ai vu un beau et effrayant spectacle que nombre de gens, de Paris et de partout, ont vu aussi : le repas des féroces, au Jardin des Plantes.

Les bêtes refoulées dans leur arrière-cage se précipitent avec une joie de tout le corps sur le morceau de viande qui leur est jeté. C'est aussi expressif que si elles suçaient le sang et dévoraient la chair d'une proie vivante : les deux pattes de devant et le mufle sur le morceau, arc-boutés sur leurs pattes de derrière, la queue remuante, dessinant des arabesques, un frissonnement de jouissance passe sur les flancs, sur l'épine dorsale des animaux. Les tigres, surtout, sont extraordinaires d'attitude

concentrée, de force en exercice. Ils sont cinq ou six, magnifiques. Une satisfaction furieuse apparaît sur leurs faces moustachues, dans leurs yeux clairs. Il est sûr que c'est leur seul bon moment de la journée, cette minute où on leur jette le quartier de bœuf ou de cheval, cette heure qu'ils passent à lécher la viande, à broyer les os. Le reste du temps, ils vont et viennent comme l'on sait, flairant les angles de l'étroite boîte. La seule illusion de vivre qu'ils aient encore, c'est cette mangerie pendant laquelle ils soufflent d'une voix si rauque, et c'est l'instant qui suit, où ils se couchent, repus, et pourlèchent leur robe rayée.

Sûrement, il y a une pensée qui fait effort dans ces grosses têtes, sous ces fronts aplatis, derrière ces yeux verts, une pensée qui ne peut s'exprimer qu'en bâillements et en grondements. On regarde de près ces faces tristes et cruelles des tigres, et ces autres faces, presque humaines, des lions, on cherche à lire, on voudrait savoir. La bête cligne des paupières, ou s'irrite de l'examen, et rugit. Quelle prison de muscles, d'os, de pelage, quel poids de l'instinct, pour la petite étincelle que l'on voit vaciller, chavirer, au fond de ces prunelles !

Les visiteurs regardent, se récrient devant les quartiers de viande, s'exclament au craquement des os, au léchage du sang. L'homme s'étonne, s'effraye, à la vue de ces organismes

de carnage qui fonctionnent devant lui. L'homme oublie le nombre de moutons, de bœufs, de tranches saignantes, qu'il a, lui aussi, dévorés, qui ont nourri son corps et sa pensée.

# ANIMAUX SAVANTS

Les animaux féroces, pourvus de pattes et de mâchoires redoutables, sembleraient devoir être plus gênés que les animaux domestiques dans la lumière et le bruit d'une représentation, devant une foule remuante qui peut les surexciter par la bienveillance de ses bravos.

Le cheval et le chien, qui ont davantage l'habitude du monde, ne sont pas affectés par ces cérémonies, et parfois même y introduisent un certain cabotinage. Des animaux comme le singe et l'éléphant ne sont pas déplacés non plus parmi les gymnastes, les jongleurs et les escamoteurs, et même en les observant bien, dans l'intimité de leur subtile lutte pour la vie, c'est d'eux que l'on pourrait apprendre des tours.

Les résultats obtenus avec les carnassiers nous touchent moins. On y sent le factice, le manque de conviction des acteurs principaux. Quelle belle satisfaction pourrait-on éprouver à voir un crocodile faire du trapèze? De même les lions de cirque sont choquants, montés sur des vélocipèdes, ou grimpant peureusement sur des socles, lorsque claque le fouet du dompteur en bottes molles.

On a amené des chats à jouer avec des souris! On peut donc forcer à quelques basses postures, à quelques automatiques mouvements, les félins ahuris par la lumière électrique et le tintamarre de l'orchestre. Mais il faudra trouver autre chose pour ces souples et élégantes bêtes. S'il est impossible de rien obtenir d'eux sans déformer leurs formes, sans contrarier l'instinct de la race, que l'on n'exhibe pas ces rebelles, qu'il suffise des muséums, des ménageries, des mises en scènes ordinaires où la bête se promène avec une inquiétude de démarche et de physionomie qui la laisse terrible et la rend touchante.

# LES PIGEONS

Dans les creux de la pierre et sur les reliefs des corniches, sur les toits et dans les tours de l'église, les pigeons se tiennent tranquilles, au-dessus de l'agglomération des bâtisses et du passage de la foule. Ils profitent de la moindre brise tiède, se chauffent au plus mince rayon de soleil. S'il fait froid, ils s'enfouissent dans leurs plumes, s'il pleut, ils rentrent dans quelque anfractuosité comme dans une guérite. Ils roucoulent, se disputent, se becquètent. De temps en temps, ils se laissent tomber, les ailes ouvertes en balancier.

Ils tombent sur la place, s'y installent comme dans une basse-cour. Ils circulent entre les jambes des chevaux, piquant le

crottin, cherchant entre les pavés. Ils vont boire à la fontaine. Puis ils s'élèvent avec un grand bruit d'ailes, retournent aux toits et aux tours de l'église. Parfois, ils décrivent plusieurs cercles, comme s'ils faisaient une promenade hygiénique, leur tour de ville.

Ils accomplissent exactement la parole de l'Evangile sur les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent, qui n'ont ni cellier, ni grenier. Mais c'est un exemple inutile qu'ils donnent à l'homme forcé de travailler, ambitieux d'acquérir. Aucune société n'a su mettre un seul instant en pratique l'enseignement donné par les bestioles et les fleurs. Il y a sans doute impossibilité de vivre cette existence passive et parasite, mais l'idéal social serait atteint si l'homme savait seulement renoncer à amasser des trésors, se guérissait du mal de l'argent, jouissait ingénuement de tout sans rien posséder.

# MAITRE CORBEAU

Il y a le grand corbeau qui fréquente les rivages et les forêts, ne vient que rarement dans les plaines. Il y a le corbeau mantelé, le corbeau choucas, le corbeau freux, le corbeau corneille. C'est celui-ci que vous avez aperçu dans les champs, ou sur le pas de la porte d'un savetier. Il est noir des pieds au bec, avec des reflets blancs violacés. Il habite l'Europe et l'Asie, il est sédentaire en France. Il change de place, mais reste dans la même région, l'été à l'ombre des bois, l'hiver tout près des maisons. Maître Corbeau est un prudent personnage qui ne se familiarise pas facilement avec les passants. Il a la méfiance de tous les instruments et outils à l'aide desquels l'homme pour-

rait l'atteindre, il n'attend pas qu'un individu armé d'un bâton soit près de lui pour s'enfuir, et il attend encore moins celui qui est porteur d'un fusil. Il se plaît surtout dans les grands espaces découverts et au sommet des arbres très élevés.

Il ne descend qu'aux matins où la charrue se montre. On le voit alors franchir les sillons par petits bonds, les ailes étendues, piquant la terre du bec, fermant ce bec avec des claquements de joie. Au bord de la mer, il capture les poissons apportés par les marées, brise les coquillages, gobe leur chair savoureuse. Au bord des étangs et des rivières, il happe les poissons d'eau douce. Le grand nombre se précipite allègrement sur les charognes, les dévore à travers la plume et le poil.

C'est une bête singulière qu'il faut conserver pour sa malice joviale et querelleuse, son funèbre plumage, son bec reluisant comme s'il était ciré. Gardez le corbeau. Laissez-le voler autour des clochers, et s'abattre à l'automne, dans les guérets, au pied des peupliers.

Admirez aussi son humeur plaisante de captif du savetier, se pavanant parmi les débris de cuir et sur le rebord du baquet de colle, courant après les enfants et les chiens, se riant des tranchets et des alènes. Il apprend à

parler, sautille, se promène, et comme la pie, se précipite sur les objets qui brillent, les cache aux recoins obscurs, où il va les regarder de temps en temps, comme un avare visite son trésor.

# LE MERLE

Il a plu toute la nuit à torrents, les cataractes de l'air déversées sans arrêt sur la terre. Je pense, en écoutant les heures qui sonnent à travers la pluie, que l'hiver peut-être est fini, qu'après la formidable ondée l'herbe reverdira et poussera dru, que les bourgeons éclateront, que les fleurs de l'abricotier et du pêcher étoileront les branchettes qui paraissaient mortes. Mais non ! l'averse se change en rafale, la grêle, pareille à une fusillade, cingle les vitres, l'eau va tout briser, tout anéantir, tout emporter.

Ainsi jusqu'au matin l'ouragan fait rage, donne à entendre les voix de l'espace, celles qui assaillent les montagnes comme des ar-

mées terribles, celles qui galopent et passent sur la mer comme des chevaux emportés, blancs d'écume. Il y a des êtres humains blottis aux flancs des montagnes, dans de misérables cahutes, par des nuits pareilles. Il y a des marins que le mauvais temps a pris et qui courent des bordées au large, dans leurs barques héroïques. Il y a, plus près, par les rues de la ville, des misérables en loques, affamés et transis, qui cherchent quelque abri d'un instant contre la fureur de la pluie, de la grêle et du vent.

Le vent tombe, la pluie cesse, le jour commence à poindre. J'aperçois à la fenêtre la tache livide de l'aurore. Et bientôt, une vague clarté semble palpiter au dehors sur les choses que la bourrasque sauvage tourmentait dans l'obscurité.

Brusquement, une voix s'élève, la voix d'un oiseau perché à la cime d'un arbre.

C'est le merle, le premier ténor du printemps. Je connais celui-ci. Il habite, avec sa merlette, un vieil arbre mort que le lierre a envahi. On les voit tous deux, du matin au soir, lui, vêtu de noir comme un huissier de Molière, le bec jaune et les pattes jaunes, elle, couleur de feuille sèche, le bec gris et les pattes grises. Ils traversent le jardin en quelques coups d'ailes, sautillent sur le gazon, s'approchent du logis pour disputer les miettes aux moineaux.

Le merle et la merlette ont des ennemis auxquels ils font la nique avec des cris moqueurs et de narquoises révérences. Ce sont les chats du voisinage : un tout noir, un tigré, un noir et blanc, un rouge. Les félins s'intéressent aux merles. Lorsqu'ils les voient occupés à piquer la terre du bec, à farfouiller parmi les brindilles des arbrisseaux, à courir autour d'un vol tournoyant de moucherons, les chats clignent des yeux, éteignent le phosphore vert de leurs prunelles, marchent à pas de velours. Ils viennent aussi près que possible avec une grimace délicieuse de douceur hypocrite, s'arrêtent, frémissant d'aise et d'envie.

Le merle les a éventés et aperçus. Il ne s'en va pas tout de suite, il danse d'un air guilleret deux ou trois pas de ses bottines jaunes devant maître chat dont la gueule se tord en rictus cruel. Puis un petit cri, un coup d'aile, l'oiseau se sauve. Le chat fait entendre un miaulement douloureux, lève en l'air sa face délicate au nez rose, aux fines moustaches, regarde l'oiseau comme nous regardons un aéroplane.

Il n'égorgera pas le merle et la merlette. Il attendra que les petits, inaccessibles pour lui au nid caché sous le lierre, tombent sur le sol, frétillent, voletants et naïfs, par les broussailles. La bête, en embuscade, bondira sur la proie facile, malgré les cris d'épouvante et de

malheur du merle noir et de la merlette grise, et l'on trouvera l'oiseau étranglé, raidi, les pattes en l'air, au pied d'un fusain ou d'un altea, parmi les fleurs roses des saxifrages, les fleurs jaunes des jacinthes et des jonquilles.

Le merle sait cela, déjà, comme il sait la tempête de cette nuit, mais la bourrasque est apaisée, le crime n'a pas encore été commis. Entre le passé et l'avenir, la merlette fait son nid et le merle chante.

C'est le printemps entier qui chante par cette voix sonore et veloutée, par ces vifs sifflements et ces roulades éperdues.

Tout à l'heure les journaux arriveront, avec leurs récits d'assassinats de tous genres, féroces équipées de bandits, voitures assaillies à coups de revolver sur les routes des bois, sauvages irruptions parmi les employés paisibles, vieillards massacrés dans la chambre aux humbles meubles où leur fatigue avait pris sa retraite, victimes passionnelles stupidement abattues par des exaltés en proie à des crises sentimentales. La vie civilisée apparaît comme une forêt où il y a des embuscades à chaque tournant de sentier, à chaque carrefour, à chaque ravine.

Au-dessus des coups de feu et des coups de couteau, des bols de vitriol et des cornets de

poivre, le merle chante joyeusement et ardemment sur la plus haute branche.

Des nouvelles surviennent de tous les points du monde. En un instant, par le téléphone, par le fil télégraphique, par la télégraphie sans fil, les catastrophes nous sont présentes. Des explosions de grisou bouleversent la mine, asphyxient et écrasent les mineurs. Des cuirassés sautent dans les rades, projettent en l'air et sur les flots les morts et les blessés. La guerre jette les uns sur les autres des peuples entiers : les obus, les boîtes à mitraille éclatent au-dessus des bataillons, les boulets trouent les remparts, couchent sur le sol des rangées d'hommes, le bombardement couvre de feu une ville affamée, le sol est couvert de cadavres, de mourants qui gémissent, de blessés qui appellent. Le choléra empoisonne les sources, les ruisseaux, les mares, abat les vivants sur les morts. Les vautours accourent, à large vol, de tous les points de l'horizon, les serres crispées, le bec ouvert.

Rien n'empêche le merle de chanter sa chanson ignorante et charmante.

La terre serait tout entière à feu et à sang qu'il continuerait, s'il a un vieil arbre pour l'abriter, une merlette pour l'écouter, un nid où il verra bientôt s'ouvrir un bec jaune doublé de rose et deux petits yeux noirs comme des perles parmi les plumes.

Au-dessus du chat qui guette ses amours et sa progéniture ;

au-dessus des bandits qui assaillent les passants ;

au-dessus des hommes et des femmes qui se fusillent ;

au-dessus des champs de bataille couverts de morts dévorés par les vautours ;

le merle chante joyeusement, et c'est toute la nature indifférente qui chante par sa voix ironique et allègre.

# LE PORTRAIT

Je l'ai vu, longtemps, sur le trottoir, appuyé contre la porte d'une boutique de marchand de meubles. C'était le portrait d'une femme vêtue à la mode de la Restauration, le col nu, l'épaule presque entièrement visible, robe noire à larges manches, coiffure relevée en coques au-dessus du front.

Presque chaque jour, je passais devant cette femme peinte et mon regard rencontrait son regard. Car elle regardait, et son visage était expressif. Il avait de la douceur, de la malice, un grand charme de vie, les prunelles absorbant la lumière, la bouche respirante, un petit nez gai et courageux, et, sur les joues ovales, cette coloration si jolie qui fait penser aux pêches et aux roses.

Cette dame de 1820 me plaisait donc, et de plus, c'était un artiste sûr de son art qui avait été son portraitiste. Mais quoi ! la peinture était écaillée par places, par endroits aussi s'apercevait la trame de la toile, et je résistai longtemps aux invites muettes de cette délaissée. Jusqu'au jour de brouillard, de tristesse, où elle m'apparut si seule, si lamentable, exprimant si fortement la tristesse des choses, que je donnai au marchand les quelques pièces d'argent qu'il demanda, et que j'emportai cette personne inconnue, aux manches larges et aux cheveux en coques.

Il y a longtemps déjà, et je n'ai pas regretté ma détermination. J'ai placé la dame d'autrefois dans un cadre discret, au mur d'une chambre silencieuse. C'est là qu'elle sourit si finement, qu'elle semble si heureuse lorsque sonne l'heure à une pendule un peu vieillotte, et qu'elle s'anime d'un frisson de vie si étrange lorsqu'un reflet du feu vient raviver le rose de sa joue, éclairer jusqu'au fond ses prunelles.

C'est ce qui achève de mourir d'une vivante d'autrefois, cette peinture insensible. Mais il faut reconnaître la persistance de la vie, dans cette lente séduction d'un passant, dans ce triomphe obtenu par le pouvoir d'une souriante volonté féminine, dont il ne reste que l'image.

# LE MASQUE

J'ai trouvé deux vieux masques japonais, usés, tachés, éraflés, dont personne ne voulait, et que j'ai accrochés à la muraille. J'ai appris à les connaître, en les regardant tous les jours, au réveil, dans la lumière du matin, à la rentrée, le soir, lorsque la flamme de la bougie fait vaciller leurs traits.

L'un, savamment modelé, d'une figure bien vivante, est la représentation d'un de ces bons petits Japonais rieurs et plaisants, comme on en voit gambader en travers des pages dessinées par Hokusaï. Il semble satisfait et naïf, les yeux contents de voir, la bouche entr'ouverte pour parler, s'exclamer, se réjouir de la vie douce, du printemps parfumé. Je crois

deviner en lui un tranquille jardinier et un parfait pêcheur à la ligne.

Mais l'autre ! Ah ! l'autre ! C'est la plus singulière, la plus étrange signification. Le visage pur et fin, jauni comme un vieil ivoire, est effrayant et beau parce qu'il pense et parce qu'il ne dira jamais rien. L'ossature, délicate sous la chair usée, encadre, sous le front haut et plein, d'admirables yeux entr'ouverts, deux fentes qui filtrent des ténèbres, et dans ces ténèbres se joue un regard qui voit au-dedans plus qu'en dehors. La bouche s'entr'ouvre, à la fois sensuelle et morte, la lèvre supérieure relevée, la lèvre inférieure avancée, une rangée de dents apparaît, et c'est un sourire douloureux et fier qui se joue, cesse, et revient, à travers la douleur stoïque.

Ce masque, qui est peut-être celui d'un supplicié, tant la conscience de la vie et de la mort y apparaît, ce masque, c'est l'Expression ajoutée à la forme du Réel. Il est douloureux et réconfortant, exemple de souffrance acceptée, leçon de dédaigneuse ironie, face savante et muette de sphinx martyrisé.

# CHRYSANTHÈMES

A défaut de roses, les jardins nous offrent des chrysanthèmes. La fleur d'automne emplit la ville de son odeur sauvage.

Les espèces rares resplendissent derrière la vitre des fleuristes en exemplaires fastueux, énormes, éclatants et échevelés comme des astres. Le génie patient de l'homme, pénétrant et employant les choses, a créé des genres nouveaux, forcé la plante primitive à s'incarner en des formes multiples, à se revêtir de couleurs et de nuances inattendues. On a raison de montrer en grande solennité, avec les chrysanthèmes de l'Inde, de la Chine et du Japon, ceux-là que les jardiniers ont su ajouter à la nomenclature naturelle.

Mes préférés, parmi ces individus rares, comme parmi ceux qui courent les rues à pleines voitures, à pleines hottes, sont ceux qui ont la couleur du temps. Ils sont rougis et jaunis comme les dernières feuilles qui tremblent aux arbres des bois. Ils sont rouillés comme si les pluies et les coups de vent les avaient délavés et meurtris. Ils évoquent un parterre fleuri, jonché de feuilles mortes, mouillé des dernières averses tièdes. Leur physionomie grave, leur richesse sourde, éteinte, leur demi-deuil, leur poésie de cimetière, leur parfum amer, c'est là surtout ce qui convient à ces fleurs apportées ici des pays de soleil, à ces fleurs de l'été devenues des fleurs de l'automne et des annonciatrices de l'hiver.

# VIOLETTES

Depuis que son parfum court le monde, à ras de terre, au long des haies, aux lisières des forêts, aux bordures des jardins, aux chevelures, aux doigts, aux corsages des femmes, les poètes ont chanté sans cesse la fleur cachée. Sur aucun autre sujet, il n'a été écrit davantage. Qu'il soit permis, tout de même, de respirer encore au passage la fleur des quatre saisons.

Pour avoir, pendant des siècles et des siècles, été célébrée par les générations, l'odeur de la violette ne s'est pas évaporée, elle est restée semblable, de mêmes feuilles rudes et sauvageonnes, de même couleur sombre et profonde. Elle ne sait pas que les métaphores ont

été usées à son service, que des mots sont fourbus pour s'être exténués à l'exprimer. Elle ignore qu'elle a joué de grands premiers rôles mythologiques et historiques, qu'elle a été broutée par la belle génisse Io, qu'elle a été choisie pour garder le souvenir de Napoléon! Elle se contente de croître par touffes et de courir sur le sol, aussi loin qu'elle peut aller. Elle regarde alors curieusement ce qui se passe autour d'elle, l'aspect et la manière d'être des plantes qui l'entourent, le vol et le cheminement des insectes. C'est de là qu'elle part pour voir du pays. Ses yeux bleus de campagnarde s'ouvrent tout grands dans les villes, se ferment enfin sur une gorge tiède, un soir de fête.

Ainsi, elle recommence toujours l'existence, — comme nous. Sa poésie, admise par tous, est encore neuve, sera encore neuve dans l'avenir. Ce que signifie surtout cette petite violette, c'est qu'il y a un réel qui ne peut devenir banal, c'est que la vie est nouvelle pour chaque homme nouveau.

# LA POMME

Autant qu'une fleur, la pomme est jolie et odorante. N'importe quelle pomme, la pomme d'hiver est la joie de la rue, remplace la couleur et le parfum des bouquets disparus.

Pomme d'api fardée de carmin, ivoirine et fine calville, doux-d'argent doré et rose comme un visage de Velasquez, fenouillet d'un roux de feuille morte, et toutes les charmantes et belles reinettes : reinette de Canada, reinette grise, reine des reinettes, surpasse-reinette... Il faut les admirer toutes, dans la splendeur de leur forme dure et pleine, de leur couleur de nature imprégnée de lumière.

Les rouges pointillées de noir, celles que peignit avec tant de réalité Paul Cézanne,

maître de la pomme comme il est un maître du paysage, — les rouges resplendissent ainsi que des joues de paysannes enflammées par une saison de soleil. Elles apportent dans le gris et la pluie de nos automnes la poésie des prairies et des vergers, elles essaiment dans l'air les fleurs d'avril, blanches et roses, évoquent la brûlure de juillet, le mûrissement de septembre, la fête de la récolte et du pressoir, l'ivresse du cidre nouveau, le rire des garçons et des filles, le fermier rusé, la fermière au grand bonnet blanc.

Une pomme dans le creux de votre main, respirez la Normandie !

# L'ORANGE ET LA MANDARINE

Si la pomme est un résumé de Normandie, voici l'orange qui donne à parcourir en un instant tous les rivages de la Méditerranée : Espagne, Algérie, Tunisie, Égypte, Italie, Nice, Provence, et les îles blanches cernées de flots bleus : Malte, les Baléares, la Sicile.

Voici aussi la petite orange, la mandarine, au parfum plus aigu, dont le nom apporte l'arome de l'Asie, la féerie de la Chine.

Beaucoup d'entre nous ne sauront jamais de ces paysages lointains ou proches que ce parfum embarqué par un fruit. Tant mieux, peut-être. Certains de ces paradis rêvés exhalent, dit-on, une vapeur putride d'ordure et de mort.

Les oranges et les mandarines éclatantes ne nous apportent rien de la fermentation et de la décomposition de la terre surchauffée. La terrible force qui embrase toutes choses se résout ici en une fine essence. Les petites sphères d'or semblent tombées d'arbres précieux dans un jardin caché, gardé par des monstres chimériques, en porcelaine bleue ou verte, en jade opalin, en bronze doré. Une idée d'un autre monde que le nôtre vient même hanter l'esprit, à voir et respirer sous notre ciel ces mystérieuses voyageuses. Je les regarde s'amonceler et rouler sur les quais de Marseille, amenées par des barques profondes, à voiles blanches et rouges, je les suis à travers les rues humides de Paris, au sillage de leur odeur promenée par les petites voitures devenues des cassolettes, et je crois pressentir et apercevoir des fragments de soleil.

# LE COQUILLAGE

Un coquillage de je ne sais où, comme on en vend dans les boutiques des ports de mer, rampe sur ma table de travail, parmi les livres et les paperasses. Il semble encore animé d'une vie lente et lourde sous sa dure carapace vide, couleur de pierre à l'extérieur, d'un rose si pâle et si vivant à l'intérieur. La forme dentelée s'est ramifiée, allongée de façon à figurer exactement une tête qui cherche une direction, des pattes, une queue. Il y a du lézard et de la tortue dans cette enveloppe pétrifiée qui a le mouvement de la vie. Retourné, le coquillage paraît se débattre à la façon des insectes mis sur le dos, qui se convulsent à essayer de retrouver leur équilibre. On voit la colère et

la férocité, autant que sur une face animale ou humaine, dans cette forme qui semble de hasard.

C'est du hasard, oui sans doute, mais alors, comme tout le reste. Plus je manie et regarde cette coquille, plus je me convaincs qu'une existence semblable est révélée par tous êtres et toutes choses, que toutes les manifestations de cette existence prennent des formes engendrées les unes des autres, qui participent toutes du même mouvement, concourent à créer le même rythme mécanique et logique. La loi de développement, d'extension, se révèle par tous les aspects comme par tous les actes, et il n'est pas un objet, parmi les plus humbles, qui soit sans expression.

Dans ma main, ce fragment de calcaire s'agite et vit, a des mouvements de fuite et de révolte, comme s'il voulait griffer et mordre. L'être qui l'habitait, si caché, si effrayé des contacts, semble avoir légué à son enveloppe une singulière fureur. C'est la fureur de vivre, on ne sait quel effort de l'inconscient, quel vouloir obscur de la matière.

# LES PIERRES

Une pierre, presque n'importe laquelle, une cassure, une miette de bloc, est aux yeux perdus dans la volonté de la contemplation un résumé du monde pesant et aérien.

Aux flancs de celle-ci, qui a la blancheur du marbre ou de l'albâtre, le grenu des aspérités figure les reliefs et les creux d'une région de montagnes ensevelie sous les neiges ou close par les glaces. Les avalanches minuscules s'y écroulent et s'y figent. Les précipices s'y creusent jusque dans l'obscur. Une brume y erre, tassée, épaisse, ou effilochée et légère.

Sur cette autre, multicolore et nuancée, la terre apparaît avec la diversité de ses décors et de ses atmosphères, grasse et noire, sèche

et brûlée, parée de verdure et de fleurs. Des étendues de bruyères roses se résument en quelques millimètres carrés de surface. Un sillon ou une goutte bleuâtre évoquent le dessin sinueux des fleuves ou le repos des lacs.

Cette autre encore, toute de la couleur de l'espace, parsemée de points d'or qui scintillent à travers les premières couches de son dur agrégat, est une carte du ciel, immense et profonde. Les astres de première grandeur viennent du lointain prendre leur place et marquer les points de repère du rythme universel. Une poussière de voie lactée s'envole sur les routes infinies.

Ainsi je ramasse et conserve les cailloux trouvés sur les grèves et aux sentiers des montagnes, ainsi j'échantillonne les fragments où se condense la poésie du monde.

# L'ŒUF

Je regarde l'œuf d'oiseau, l'œuf de poule, dans les paniers des marchands. Il est admirable de forme, de couleur, de lumière. On ne peut concevoir un plus ample dessin de surface, modelé sans solution de continuité, donnant partout l'impression du plein. On ne peut imaginer la nuance plus délicate que celle-ci qui teinte légèrement d'orangé ou de verdâtre le blanc calcaire de la coquille. Enfin, l'œuf approché de l'œil à une faible distance, c'est un éblouissement de lumière interne, de clarté cachée, sensation mystérieuse d'un germe d'astre enfermé sous la minuscule enveloppe.

Il n'est pas surprenant que les rêveurs des

anciens âges humains aient imaginé l'œuf primitif, celui qui aurait donné naissance à tous les êtres, tant la forme de l'ellipsoïde semble génératrice de la vie universelle. Cette terre qui nous créa et qui nous porte a eu sans doute, si elle ne l'a toujours, la même forme, résumée et grosse d'existence, que cet œuf tenu au creux de notre main.

# LE GRAIN DE CAFÉ

La petite graine, verte ou brûlée, entière ou sectionnée, en forme d'œuf minuscule ou semblable au dos bombé d'un hanneton brun, surprend par sa légèreté. Elle ne pèse pas, semble déjà au toucher une essence subtile emprisonnée sous une légère écorce. Brisez la, il n'y a rien que quelques fragments noirâtres, comme une poudre, une poussière d'insecte. Mais de ce rien, de cette insignifiance, le plus fort des parfums s'élève, emplit une rue, monte, embaume une maison, pénètre dans les logis, va interroger notre apathie, réjouir notre pensée.

Soudain, avec l'arome qui s'échappe du brûloir, la nostalgie des pays que l'on n'a pas

vus envahit l'être, les flots de la mer Rouge déferlent lourdement sous un ciel embrasé, la campagne d'Arabie surgit, et parmi les arbustes, les torses métalliques et les étoffes bigarrées... La précieuse récolte se fait... Les vaisseaux chargés laissent un sillage odorant d'épices, d'aromates... Aux docks des grandes capitales, se classent les régions de l'univers, toutes les forces d'Orient dorment dans l'atmosphère de brume et de froid... Et enfin, voici, dans la tasse, la café sorti de sa léthargie, qui donne sa vapeur vivace.

Je le hume, je le bois, et son contact, immédiatement, me ressuscite, m'avertit qu'il faut agir. La noire et âpre liqueur, si légère et bienfaisante, accomplit son œuvre salubre, parcourt tout l'individu, le visite, réveille le factionnaire endormi, donne le mot d'ordre, assure les communications, met une vigie au cerveau devenu une chambre claire, allonge la portée du regard subitement projeté en lumière jusqu'aux lointains de la vie environnante.

# LA MONTRE

La montre que j'ai dans ma poche ou devant moi, est une grosse montre en argent comme on n'en fait plus, — un oignon, diront les coquettes personnes éprises de bibelots délicats. Elle est en effet bombée et luisante, la boîte lisse, le cadran solidement encerclé. Sur ce cadran, les heures et les minutes sont inscrites en chiffres arabes, avec les trente-et-un jours des mois les plus longs. Il y a aussi le nom et l'adresse de l'horloger : « Droz, à l'Orient », ce qui est une enseigne d'un magasin de la ville de Brest en Bretagne. A l'intérieur, la roue qui abrite le mouvement est découpée en un fin treillis d'arabesques où se perchent des oiseaux, deux passereaux charmants.

Telle qu'elle est là, arrêtée, inerte, la grosse montre est un objet mort qui n'éveille que l'idée de la mort irrévocable de ceux qui l'ont possédée avant moi. Mais quelques tours de clef, et la petite existence cachée fait entendre de nouveau sa confidence régulière, à croire que le doux tic-tac est le battement alterné des cœurs des deux passereaux.

Cette montre a déjà été transmise de mains en mains, a marqué les instants de la vie pour quelque marin quittant le port, quelque chasseur marchant à travers les bruyères, ou quelque solitaire rêvassant au coin de l'âtre.

Je sais seulement la dernière créature qui l'a possédée et qui me l'a léguée, la chère bonne femme qui l'a portée pendant un demi-siècle dans la poche de sa robe de laine, avec ses clefs, ses sous, son couteau, son mouchoir de toile, et ses mitaines de fil. Je sais quels battements de cœur l'humble bijou a scandés, et quelle oreille attentive a écouté à son boîtier l'avertissement de l'heure. Aussi me semble-t-il me rattacher au passé par son mouvement et par son bruit, et c'est à elle que je demande de marquer la mesure de mon temps, de régler mon travail, d'être le rythme de ma pensée, en même temps qu'elle est la mesure inexorable de l'éternité.

# TABLE


I. — Le Jour et la Nuit..... 5
II. — Premier aspect de la rue..... 7
III. — Les Toits..... 9
IV. — Au soleil d'automne..... 11
V. — Les Boutiques..... 14
VI. — Le Pain..... 16
VII. — La Boucherie ..... 18
VIII. — Le Tabac..... 20
IX. — La Bijouterie..... 22
X. — La Fruiterie..... 24
XI. — L'Horloger ..... 26
XII. — La féerie du charbon..... 28
XIII. — Charbonnier des villes..... 30
XIV. — Charbonnier des forêts..... 32
XV. — Pharmacies ..... 34
XVI. — Pharmaciens ..... 36
XVII. — La Librairie..... 39
XVIII. — Le Magasin de nouveautés..... 41
XIX. — Le Café ..... 43
XX. — La Roulotte..... 45
XXI. — Le Cri de la rue..... 48
XXII. — Marchands des quatre-saisons..... 50
XXIII. — Nocturne parisien ..... 52

XXIV. — Petite ville dans la grande..... 54
XXV. — L'Oiseau libre..... 57
XXVI. — La Vache laitière..... 59
XXVII. — Primitifs d'aujourd'hui..... 61
XXVIII. — En route vers l'asile..... 63
XXIX. — Le Sybarite ..... 66
XXX. — Régalez-vous ! ..... 68
XXXI. — L'Alcool..... 70
XXXII. — Le Couteau..... 72
XXXIII. — Fleurissez-vous ! ..... 74
XXXIV. — La Lecture du billet..... 76
XXXV. — La Poursuite ..... 78
XXXVI. — Le Rêve qui marche..... 81
XXXVII. — Je ne cèderai pas..... 83
XXXVIII. — La Toussaint ..... 85
XXXIX. — Le Jour des Morts..... 87
XL. — Visages du jour..... 89
XLI. — Jeune fille ..... 92
XLII. — Autrefois belle..... 94
XLIII. — Homme à femmes..... 96
XLIV. — La femme actrice..... 98
XLV. — Les Acteurs..... 100
XLVI. — Le Ténor..... 102
XLVII. — Danseuses ..... 104
XLVIII. — La leçon du Gymnaste..... 106
XLIX. — Le Jongleur..... 108
L. — Lutteurs ..... 110
LI. — Le Spectateur ..... 113
LII. — L'Action ..... 116
LIII. — Ne rien posséder..... 118
LIV. — A table ..... 120
LV. — Monsieur le Curé ..... 122

LVI. — Curé de campagne..... 124
LVII. — Curé de ville..... 126
LVIII. — Nouveaux petits abbés..... 128
LIX. — Savant abbé ..... 130
LX. — Autre prêtre ..... 132
LXI. — L'Evêque..... 135
LXII. — Le Cardinal..... 137
LXIII. — Le Pape ..... 139
LXIV. — Les Eléments ..... 141
LXV. — Renouveau ..... 145
LXVI. — Été de la Saint-Martin..... 148
LXVII. — L'Éclipse ..... 150
LXVIII. — Les paysages du Ciel..... 153
LXIX. — La Mer ..... 156
LXX. — Au bord de la mer..... 158
LXXI. — Le Rivage..... 162
LXXII. — La Rivière..... 165
LXXIII. — L'Étang ..... 168
LXXIV. — Le Lac ..... 170
LXXV. — Le Vent ..... 172
LXXVI. — La Pluie ..... 175
LXXVII. — Première neige..... 177
LXXVIII. — Effet de neige ..... 179
LXXIX. — Décembre ..... 181
LXXX. — Un arrêt ..... 183
LXXXI. — Le jour de l'An..... 185
LXXXII. — Chevaux ..... 187
LXXXIII. — Le Chat sur l'acacia..... 190
LXXXIV. — Le mauvais conseil..... 192
LXXXV. — Le déjeuner des Tigres..... 195
LXXXVI. — Animaux savants..... 198
LXXXVII. — Les Pigeons..... 200

LXXXVIII. — Maître Corbeau ..... 202
LXXXIX. — Le Merle..... 205
LXL. — Le Portrait ..... 211
LXLI. — Le Masque..... 213
LXLII. — Chrysanthèmes ..... 215
LXLIII. — Violettes..... 217
LXLIV. — La Pomme..... 219
LXLX. — L'Orange ..... 221
LXLVI. — Le Coquillage..... 223
LXLVII. — Les Pierres..... 225
LXLVIII. — L'Œuf ..... 227
LXLIX. — Le grain de café..... 229
C. — La Montre..... 231

63674465

GUSTAVE GEFFROY
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

# IMAGES
# DU JOUR
# ET DE LA NUIT

40

BERNARD GRASSET

O/I 1502 A.1

**Dernières Publications de la Librairie BERNARD GRASSET**

**61, Rue des Saints-Pères, PARIS**

---

CLAUDE ANET

Ariane, jeune fille russe . . . 7.50
Feuilles persanes . . . . . 7.50
Quand la terre trembla . . . 6.75

ÉMILE BAUMANN

L'anneau d'or des grands mystiques . . . . . 7.50
Job le Prédestiné . . . . . 7. »
**(GRAND PRIX BALZAC)**

PRINCESSE BIBESCO

Le Perroquet Vert . . . . . 7.50

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

Monsieur des Lourdines. . . . 6.75
La Brière . . . . . 7.50

JACQUES CHENEVIÈRE

Innocences . . . . . 7.50

ÉMILE CLERMONT

Laure. . . . . 6.75

PIERRE DOMINIQUE

Notre-Dame de la Sagesse . . 7.50
**(GRAND PRIX BALZAC)**

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

L'Infirme aux mains de lumière . . . . . 6.75

DAVID GARNETT

La femme changée en renard. . 6. »

JEAN GIRAUDOUX

Siegfried et le Limousin . . . 6.75
**(GRAND PRIX BALZAC)**

COMTE DE GOBINEAU

Souvenirs de Voyage. . . . . 6.75
La fleur d'or . . . . . 5. »

GŒTHE

La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister. . . . . 10. »

GEORGES GOYAU

Les Origines religieuses du Canada . . . . . 7.50

BALTASAR GRACIAN

L'Homme de cour. . . . . 6.75

PAUL GSELL

Propos d'Anatole France . . . 6.75

DANIEL HALÉVY

Vauban. . . . . 7.50

LOUIS HÉMON

Maria Chapdelaine. . . . . 6.50
Colin-Maillard . . . . . 7.50

HORACE VAN HOFFEL

Les deux Ingénus . . . . . 6.75

GEORGES IMANN

Les Nocturnes. . . . . 6.75
Le fils Chèbre. . . . . 6.75

RENÉ JOHANNET

Eloge du bourgeois français . . 7.50

RENÉ JOUGLET

L'Enfant abandonné. . . . . 6.75

ALBERT MALAURIE

La Femme de Judas. . . . . 6.50

FRANÇOIS MAURIAC

Le Baiser au Lépreux . . . . 5. »
Genitrix. . . . . 6.50
Le Fleuve de feu . . . . . 6.75

ANDRÉ MAUROIS

Ariel ou la Vie de Shelley . . 7.50
Les Discours du Dr O'Grady . 6.75
Les Silences du Colonel Bramble. . . . . 5.75

HENRY DE MONTHERLANT

Le Paradis à l'ombre des épées. 6.75
Le Songe . . . . . 7.50
Les Onze devant la Porte Dorée. . . . . 7.50

PAUL MORAND

Lewis et Irène. . . . . 6.75

RAYMOND RADIGUET

Le Diable au corps. . . . . 6.75
Le Bal du Comte d'Orgel. . . 7.50

PAULE RÉGNIER

La Vivante Paix . . . . . 7.50
**(GRAND PRIX BALZAC)**

ROBERT DE TRAZ

Complices. . . . . 6.75

JEAN DE PIERREFEU

Plutarque a menti . . . . . 7.50

RODIN

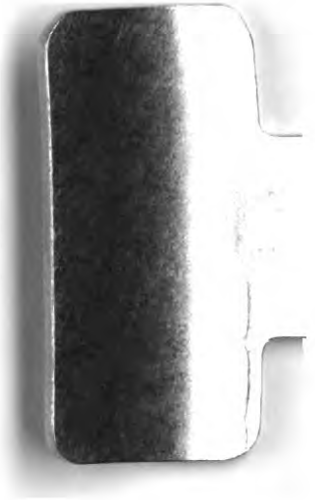
L'Art, *édition illustrée*. . . . . 20. »

ANDRÉ THÉRIVE

Le Voyage de M. Renan. . . 6.75
Le plus grand péché. . . . . 7.50
**(GRAND PRIX BALZAC)**

ALBERT THIBAUDET

Les Princes lorrains . . . . . 7.50

ALBERT TOUCHARD

La mort du Loup . . . . . 7.50